

Copyright © 2023 Catherine Loiseau
All rights reserved.
ISBN : 979-10-94812-51-8
Dépôt légal : septembre 2023

Illustration de couverture : Shozart
Corrections : Maxime Taffin
Mise en page : Andréa Deslacs

Trigger warnings en dernière page

Hydralune, La Fabrique à chimères
2 rue Horace Bertin
13005 Marseille

Myriade

Catherine Loiseau

Prologue

Les voiles noir et blanc qui drapaient Ermengarde de Neufchâtel s'agitaient au rythme de sa marche. Le soleil se distinguait à peine au-dessus des toitures et la rue se noyait dans la pénombre. Myriade, la cité au cœur des mondes, joyau aux mille portes, s'éveillait.

La mère supérieure du Clair-obscur, entourée par son escorte de sœurs, s'engagea dans une artère. Elle faillit trébucher sur un pavé mal ajusté. Ce manque d'entretien lui arracha une grimace. Au travers de son voile, elle scruta les alentours. Mais aucun des passants n'avait remarqué sa maladresse. Les têtes s'inclinaient respectueusement devant les sœurs.

Elle se remémora la première fois qu'elle avait foulé ces rues, respiré les parfums de Myriade et expérimenté la traîtrise de ses voiries. À l'époque, elle n'était qu'une simple novice, comme celles qui l'accompagnaient en balançant leur encensoir et en chantant une mélopée dans une langue désormais oubliée de tous. À l'instar de ces jeunes femmes, elle n'avait pas eu conscience de l'ampleur de la tâche du Clair-obscur ni des difficiles choix qui l'attendaient. Elle n'avait distingué que le respect dans les yeux des habitants et n'avait senti que de la joie et de l'orgueil, à les voir s'incliner devant les sœurs. Elle avait cru qu'elle et ses comparses dirigeaient Myriade, et s'était persuadée que tout se réalisait à Myriade, surtout le meilleur. La belle affaire...

Ermengarde tourna dans une nouvelle rue et s'arrêta. Perdue entre des maisons qui s'étaient empilées de manière anarchique se nichait une porte. Son arche massive affichait des signes d'érosion et de la mousse avait colonisé une partie des montants. La plaque de marbre sombre qui empêchait le passage renvoyait un bref instant les rayons rasants du soleil.

Ermengarde de Neufchâtel s'approcha, ses jupes noires battant ses jambes. Elle posa une main gantée sur la pierre. Celle-ci réagit à son contact et la porte frémit. Derrière elle, les effluves d'un autre monde chatouillèrent ses narines : le vent d'une prairie, mêlé aux parfums d'une forêt. Un plan féérique, Everel, si la mère supérieure se souvenait bien. Everel qui portait également, hélas, des relents de bois brûlé et de pourriture. De mauvaises récoltes, une fois de plus. Nul doute que l'ouverture de cette porte amènerait son lot de réfugiés, venus chercher une vie moins misérable dans le cœur des univers.

Ermengarde étudia d'un regard circulaire les badauds assemblés là. Leurs yeux affamés ne quittaient pas les sœurs du Clair-obscur. D'un geste, elle appela Orianna, sa seconde.

— Mère supérieure ? murmura celle-ci.

— Quand est programmée la prochaine activation ?

Orianna consulta une autre sœur.

— Dans trois jours, répondit-elle.

— Parfait. Vous prévoirez une distribution de nourriture à cette occasion.

— Bien.

Une bien maigre consolation que cette poignée de miches de pain lancées à ces malheureux. Hélas, Ermengarde et son ordre ne pouvaient faire plus.

— Vous surveillerez aussi cette porte avec diligence et discrétion, glissa la mère supérieure à sa seconde.

Derrière le voile qui dissimulait ses traits, Ermengarde distingua le frémissement de son interlocutrice.

— Celle-ci également ? chuchota-t-elle.

— J'en ai peur, soupira Ermengarde.

Une nouvelle fois, elle étudia les visages assemblés. Un bruit de bottes attira son attention. Une patrouille de soldats angélistes s'encadra au bout de la rue. Des humains impeccables dans leurs uniformes clairs et leurs plastrons étincelants. À leur tête marchait un ange aux larges ailes immaculées. Il gratifia Ermengarde d'une profonde révérence. Celle-ci répondit à cette marque de respect par un simple hochement du chef. Les sœurs ne s'inclinaient pour personne. Elles servaient Myriade et ne ployaient devant aucune puissance. Les jeux de pouvoir entre les anges, les spiritites, les féériques, les démons du Renoncement ou encore les familles marchandes ne les concernaient pas. Seules les portes et Myriade importaient.

L'escouade passa son chemin, Ermengarde nota la crainte qui avait envahi les habitants à la vue des soldats. Sa bouche se tordit en un pli amer. Son regard se porta de nouveau sur l'arche noire, avant qu'elle ne s'en détourne et ne reprenne sa route, entourée par son escorte.

Myriade était vaste et il leur restait encore de nombreuses portes à inspecter.

Cigfran

Le sang des deux assassins imbibait lentement l'herbe de rouge. La vision aurait peut-être tiré un poème à un autre, mais elle n'arracha qu'un croassement d'ennui au prince Cigfran. Il agita ses ailes noires et lissa ses plumes.

— Mon prince !

Une cavalcade retentit et des mains écartèrent les buissons. Cigfran reprit sa forme humaine et se drapa dans sa cape d'ombres alors que son escorte déboulait. Ewen fut le premier, épée au clair. Il s'arrêta net en voyant les corps au sol, puis leva les yeux vers son seigneur, qui avait ramassé la dague d'un des importuns pour se curer les ongles.

— Eh bien, heureusement que vous arrivez, j'étais en bien mauvaise posture, railla-t-il.

— Je... Je suis confus, mon prince, bafouilla Ewen.

Colère d'avoir failli à sa mission et peur du châtement se disputaient son visage aux traits fins. La famille impériale des corbeaux n'aimait guère les ratés dans ce genre. Et un prince assassiné alors qu'il allait soulager sa vessie faisait désordre. Mais Cigfran n'était pas d'humeur à la punition. Trop de travail. Il se borna à secouer la tête.

— Vous serez de corvée de latrines quand nous arriverons au palais de Myriade, lança-t-il.

Ewen et les autres s'inclinèrent.

— Bien, mon prince.

— En attendant, fouillez-moi ça et voyez si vous trouvez quelque chose qui pourrait nous informer sur le commanditaire.

Cigfran doutait qu'ils découvrent quoi que ce soit, mais misait sur sa tante Mahaut. La mère de son cousin ne l'avait jamais aimé et, malgré l'affection que ce dernier lui portait, elle avait plusieurs fois essayé de le supprimer. Cigfran ne lui en tenait presque pas rigueur. C'était monnaie courante à la cour féérique.

De plus, ce duo d'assassins avait pimenté un voyage jusque-là bien morne. Lui tendre une embuscade alors qu'il cherchait un peu de solitude pour libérer sa vessie, c'était lâche mais efficace. Le premier avait d'ailleurs presque failli l'avoir. Il n'avait dû son salut qu'à ses ombres – l'apanage des corbeaux – qui lui avaient permis de se défendre et de se défaire de ses ennemis.

— Mon prince ? Désirez-vous des vêtements ? s'enquit Ewen.

Cigfran réalisa que la transformation en corbeau avait eu raison de son pourpoint et de ses chausses et qu'il n'était vêtu que de sa cape d'ombres. Son garde du corps ne pouvait se détacher de la peau blanche qui transparaissait entre les pans de ténèbres.

Cigfran se laissa admirer un instant, goûtant le trouble qu'il lisait sur le visage du jeune homme, avant de répondre :

— C'est préférable, occupe-t'en.

Ewen fila sans demander son reste et Cigfran admira le fessier rebondi du demi-féérique. Il avait eu raison d'employer ce métis d'humain et de dryade. Il était aussi efficace que décoratif. Et pour l'instant, loyal.

Le jeune homme revint avec un rechange. Cigfran relâcha sa cape d'ombres, s'amusant du trouble chez son garde du corps, et enfila chemise, chausses et pourpoint. Le tout était d'un noir d'encre aussi sombre que ses cheveux et aussi luisant qu'un plumage de corbeau. Il boucla ensuite sa cape avec une fibule portant le corbeau impérial, puis rejoignit le chemin.

Cavaliers, piétons et chariots attendaient l'ouverture de la porte vers Myriade. Pour l'heure, la pierre noire au centre de l'arche restait désespérément terne et sombre. Rien n'avait avancé. Cigfran étouffa un bâillement et rejoignit son escorte. Alors qu'il s'apprêtait à remonter dans sa litière fermée, quelque chose bougea au niveau de la porte. Les sœurs se mirent en place.

Elles psalmodièrent leurs habituels salmigondis. Cigfran n'aimait guère ces simagrées, destinées à impressionner les crédules. Après tout, il appartenait à la famille impériale, il s'y connaissait en décorum. En tout cas, la manœuvre fonctionnait : les hommes de l'escorte de Cigfran, tout comme les autres personnes rassemblées là – des marchands pour la plupart – regardaient la cérémonie avec de grands yeux ébahis.

L'abbesse du Clair-obscur haussa la voix et leva les bras vers les cieux. Les montants s'illuminèrent, révélant des symboles bicornus. La plaque de marbre noir qui bloquait le passage de la porte luit à son tour d'un aveuglant éclat blanc. Cigfran dut placer la main en visière devant ses yeux pour se protéger. Lorsqu'il la retira, le chemin était ouvert. Au centre de l'arche s'encadrait maintenant une rue.

Petit à petit, le cortège se mit en marche. Cigfran ragea contre ces sœurs qui avaient refusé que la délégation impériale ne coupe la file, mais dut prendre son mal en patience. Délaissant la litière fermée – il en avait assez soupé au cours des précédents jours – il demanda à ce qu'on lui amène son cheval.

L'étalon, d'un noir intense, comme il se devait, piaffa. Cigfran posa une main sur ses naseaux pour le calmer et l'enfourcha.

La traversée suscita quelques picotements sur sa peau, qu'il chassa en s'ébrouant. De l'autre côté, Myriade l'attendait. Cigfran inspira l'air chargé de différentes odeurs : fumées, pierres mouillées, marmites mijotant. Ses narines se plissèrent lorsqu'il détecta des relents plus fétides. Il se tourna vers Ewen, qui chevauchait juste derrière lui.

— Dis-moi, ils ont construit une tannerie dans le coin ?

— Oui, messire. À quelques rues d'ici.

Cigfran fronça le nez. Il regarda autour de lui, détaillant les bâtiments qui l'entouraient. La dernière fois qu'il était venu, les maisons près de la porte s'enchevêtraient et poussaient les unes sur les autres comme des champignons. Aujourd'hui, elles paraissaient s'être carrément lancées à la conquête du ciel. Encorbellement après encorbellement, elles grimpaient à l'assaut de la lumière. La porte massive semblait presque étriquée au milieu de cet amas de mures assemblées de bric et de broc et où séchait du linge accroché à des cordes. Outre les sœurs du Clair-obscur qui manœuvraient la porte de ce côté, se tenaient là des femmes vêtues de robes trouées, accompagnées de mioches faméliques. Ils levèrent vers Cigfran des yeux fiévreux et tendirent des mains implorantes. Le corbeau se détourna. Peut-être la litière fermée aurait-elle été préférable ?

Des échos de sabots résonnèrent dans ces allées sordides jonchées d'ordures. Cigfran tourna la tête, juste à temps pour voir surgir à l'angle de la rue son cousin Fiteach, flanqué d'une escorte de dix soldats féériques. Le prince héritier chevauchait un destrier aussi noir que sa chevelure d'ébène. Il pila devant Cigfran et son visage s'illumina, magnifiant ses traits purs et finement ciselés.

— Enfin je te trouve, mon cousin ! La route a-t-elle été bonne ?

— Ennuyeuse. Mis à part un léger incident juste à côté de la porte.

Les sourcils de Fiteach se froncèrent.

— Un assassin ?

— Deux. Envoyés par ta très chère mère, vraisemblablement.

— Par le cul de la Belle Dame ! Je l'avais pourtant sommée d'arrêter !

Cigfran éclata d'un rire aérien.

— Il faut croire qu'elle ne t'a pas écouté... mais comment lui en vouloir de protéger son fils adoré et le prétendant au trône, le successeur de l'Empereur Fiach Dubh ? Celui qui ramènera la grandeur dans les mondes féériques, celui dont on chantera des siècles durant la légende ! Celui dont on célébrera la sagesse et...

— Ça va ! le coupa Fiteach d'un ton exaspéré, qui arracha un gloussement à son cousin.

Il regarda le corbeau d'un air grave.

— Je suis heureux que tu n'aies rien.

Cigfran lui administra une bourrade.

— Allons, ne te mets pas martel en tête ! Rappelle-toi que malgré cette tentative, tu gagnes toujours haut la main. Tu en es à combien déjà ?

— Quarante-deux.

— Ça a augmenté depuis notre dernière rencontre, non ?

— Oui, j'en ai eu deux l'année passée juste après que l'Empereur m'ait désigné comme successeur. Mais j'y ai mis bon ordre et maintenant. Les renards et les pies se tiennent à carreau, quant aux loups, ils me mangent dans la main.

Ça, Cigfran en doutait. La cour des féériques ne vivait que pour les intrigues. Fiteach posa la main sur le bras de son cousin.

— Content que tu sois là en tout cas. Viens, je t'emmène au palais.

Les deux éperonnèrent leurs chevaux et mirent le cap vers l'est de Myriade, encadrés par leurs escortes respectives. La conversation des deux princes avait attiré du peuple. Un attroupement s'était formé au porche d'une maison un peu moins miteuse. Cigfran plissa la bouche devant la crasse de ces individus. Fort heureusement, ils s'éloignèrent et gagnèrent bientôt une rue plus large et mieux famée.

— Je ne comprends pas pourquoi les sœurs maintiennent les portes dans de tels endroits, déclara Cigfran.

Les gens du cru appelaient ces quartiers des « terriers ». Cigfran les aurait plus volontiers nommés « dépotoirs ». Il ne saisissait pas pourquoi personne n'agissait. Il aurait fallu tracer des avenues pour desservir les points de passage et acheminer plus efficacement les voyageurs comme les marchandises.

— Les sœurs ne peuvent déplacer ainsi les portes, répondit Fiteach. Et de toute manière, quand une nouvelle entrée s'ouvre, les natifs du monde qu'elle raccorde ne tardent pas à s'entasser autour.

— Et les éminents membres du Conseil de Myriade ? Ils se tournent les pouces ?

— Cette bande de négociants véreux, de parvenus et de nobles désargentés ? Allons, reste sérieux...

Cigfran grommela quelque chose de peu flatteur sur les culs-terreux venus chercher fortune à Myriade et sur les incompetents qui prétendaient les gouverner.

— Quelles nouvelles, sinon ? s'enquit Cigfran. Grand-père, puisse-il vivre mille ans, nourrit l'ambition de faire de moi un politicien accompli. Alors, éclaire-moi : que murmurent donc les féériques de Myriade ?

Cigfran espérait des potins : qui avait trahi qui et pourquoi ? Qui trompait qui ? Et surtout, qui couchait avec qui ?

Au lieu de cela, Fiteach lui infligea un compte-rendu détaillé des alliances, des derniers contrats signés et des accords commerciaux. Cigfran sentit son intérêt faiblir. Il se contenta d'acquiescer aux paroles de son cousin, répondit vaguement aux quelques questions qu'il lui posait, tout en laissant son attention divaguer. Il excellait à ce jeu depuis sa plus tendre enfance.

Le prince corbeau en profita pour étudier les rues de Myriade qu'ils traversaient. Il n'était pas venu dans la cité depuis plusieurs décennies. Elle avait beaucoup changé, mais pas en mieux. Cigfran se rappelait de venelles entremêlées, qui fusionnaient en de vastes avenues, de palais de marbre émergeant d'artères sombres, de jardins luxuriants qui se dévoilaient aux promeneurs. Sans parler des portes qui quadrillaient la ville comme autant de fils d'une toile invisible. La magnificence des demeures était toujours là. Mais le faste déployé par les grands de Myriade se voyait cannibalisé par une misère rampante. Partout poussaient des masures, des taudis et autres bicoques faites de trois planches assemblées à la hâte. Cigfran retrouvait les mêmes gamins faméliques au regard hanté qui l'avaient accueilli à son arrivée.

— C'est de pire en pire dans les terriers, commenta Fiteach alors que leur escorte chassait une horde de ces gosses.

Cigfran réalisa qu'une expression de dégoût avait envahi son visage.

— D'où viennent tous ces pauvres ? s'enquit-il.

— De partout et nulle part à la fois. Des mondes rattachés à Myriade. Voilà deux ans que les récoltes sont mauvaises, notamment sur Véridia et Agrit. Les gens partent parce qu'ils crèvent de faim, et pensent qu'ils seront à l'abri, dans l'ombre des portes de Myriade.

D'après les souvenirs de Cigfran, les noms cités par son cousin fournissaient en nourriture Myriade.

— Sur d'autres plans, ce n'est pas reluisant, soupira Fiteach. Et les rapports des greniers de notre Empire ne sont pas fameux non plus.

— Tu connais les questeurs, ils exagèrent toujours.

Fiteach haussa les épaules. La réaction arracha un sourire à Cigfran. Son cousin si sérieux et si studieux... Heureusement qu'il était là pour le dérider.

Le cortège chevaucha jusqu'à atteindre un pont, qui menait à un nouveau quartier de Myriade. La pente raide mit à l'épreuve leurs chevaux. La ville s'était construite sur plusieurs plateaux imbriqués les uns dans les autres, sur différents niveaux. Il fallait aimer les escaliers quand on habitait à Myriade.

Ce plateau-ci était moins dépouillé que le premier et on y respirait mieux, même si Cigfran repéra encore des amas de réfugiés, accrochés comme des grappes autour des portes. Lui et son cousin devisèrent allégrement, échangeant les dernières nouvelles de la famille, parlant du bal du solstice qui devrait se tenir d'ici deux mois environ.

Le palais féérique de Myriade se situait sur un plateau en altitude. Au fur et à mesure qu'ils avançaient et se rapprochaient de leur but, Cigfran se sentait revivre. Le ciel, jusque-là mangé par les hautes maisons et les rues étroites, tenta une timide apparition. Les avenues s'élargirent et gagnèrent en propreté.

Ils arrivèrent à un grand pont de bois blanc, où plusieurs sentinelles en armure montaient la garde. Elles s'inclinèrent devant le prince héritier et son cousin. Cigfran suivit Fiteach et passa le pont, pénétrant dans le quartier féérique.

Comme si une partie de leur Chridhe natale les accompagnait, la saveur changea. La brise charriait des arômes végétaux et floraux ; l'air avait la douceur d'un éternel printemps. Ici, pas de masures brinquebalantes, pas de mendiants ou de pauvres hères traînant leurs plaies et leurs infirmités. Les badauds qu'ils croisèrent étaient impeccablement vêtus de soieries, velours et lin finement tissés. Les coiffures resplendissaient, les cous et les bras s'ornaient de fabuleux bijoux. Tout le monde affichait un visage enjoué et heureux. Partout, on faisait la révérence devant Fiteach, qui répondait gracieusement aux saluts.

Ils longèrent une large avenue dallée de pavés blancs, bordée de luxueuses demeures abritées derrière des arbres. De plusieurs d'entre elles provenaient de la musique et des conversations où surnageaient quelques éclats de rire. Des lanternes en forme de pivoine, lotus ou rose se balançaient à l'entrée de l'une de ces maisons. Cigfran sourit en reconnaissant l'entrée du *Délice des nymphes*. Il faudrait qu'il aille y faire un tour. Peut-être pourrait-il emmener Fiteach. Même si celui-ci se montrait désespérément fidèle à sa femme Eala, il ne pourrait pas dire non à un bon repas et quelques verres de vin fin.

Cigfran était en train de réfléchir aux stratagèmes pour attirer son cousin dans la maison close quand il réalisa qu'ils étaient arrivés à destination. Devant eux se dressait une haute enceinte de marbre clair. Ils passèrent une arche de bois peinte dans des tons rouge et or et s'engagèrent dans un parc. Le vent agitait les ramures des arbres et les lanternes qui y étaient accrochées. Les trilles d'oiseaux les accompagnèrent alors qu'ils remontaient un sentier pavé de pierre blanche. Entre les troncs perçaient des plans d'eaux, des clairières ombragées, ainsi que de splendides pagodes aux murs immaculés et aux toits de tuiles noires. Des parfums enchanteurs flottaient dans l'air. Cigfran et Fiteach traversèrent un pont taillé dans un ébène orné de volutes ouvragées.

Une étrange émotion saisit Cigfran. Même la cour des fées sur Chridhe, le cœur de l'Empire, n'était pas aussi belle. Elle n'avait pas ce luxe raffiné, cette allure noble, cette lumière.

Fiteach arrêta son cheval alors que le pavillon réservé à la famille impériale se dévoilait à leurs yeux. Il s'agissait d'une élégante construction au faite crénelé de tuiles rouges et à la façade dorée. Des balcons s'ouvraient aux étages et laissaient apercevoir de cossus appartements. L'endroit resplendissait sous la lueur qui filtrait du couvert des feuilles. Fiteach posa la main sur le bras de son cousin.

— Bienvenue à Myriade.

Naraswäi

Naraswäi ouvrit les yeux et fixa les bougies disposées autour de son lit, dans ses appartements. La lumière du jour n’atteignait jamais les cours spirites de Myriade, mais celles-ci ne connaissaient pas l’obscurité pour autant. La jeune femme se redressa et repoussa en arrière l’épaisse courtpointe de velours rouge qui recouvrait les draps. Elle avait mal dormi, en proie à des rêves pénibles et violents. Guère étonnant avec la recrudescence des fantômes ces derniers jours...

Naraswäi se leva et frissonna. Le feu dans la cheminée était mort durant la nuit. Elle alla tirer sur la cloche qui appelait une domestique. Le temps que celle-ci arrive, Naraswäi s’assit à sa coiffeuse et commença à brosser sa luxuriante chevelure ébène. Le sommeil agité en avait emmêlé les lourdes boucles et elle grimaça alors que son peigne d’ivoire se prenait dans un nœud.

— Ma dame, vous auriez dû m’attendre !

La voix de Thébée, sa suivante, résonna en même temps que la porte s’ouvrait. Une servante se faufila pour nettoyer l’âtre. Naraswäi s’en désintéressa, pour saluer Thébée d’un sourire. Sa suivante portait aujourd’hui ses longs cheveux noirs noués en une tresse élaborée, remontée en chignon sur le haut de son crâne.

— Tu expérimentes de nouvelles coiffures pour moi ? lui lança Naraswäi.

— Tout juste. Je pense que celle-ci, rehaussée d’ornements, vous irait.

Naraswäi opina. Contrairement à beaucoup de spirites, elle acceptait que sa camériste arbore les mêmes coiffures qu’elle – après tout, qui de mieux placé pour les tester ? – mais elle se réservait la primeur des parures précieuses.

— Quel est votre programme du jour, ma dame ? s’enquit Thébée.

— Je dois vérifier les portes à ma charge et voir un groupe de Chuchoteurs. Les fantômes s’agitent dans certains secteurs.

— Vous ne sortez pas en surface ?

— Non.

— Pas de masque pour protéger vos jolis yeux de cette maudite lumière du jour, alors. Très bien, je vais m’occuper de votre tenue et de votre maquillage.

Naraswäi la laissa faire. Thébée fila vers la penderie, qui s’étalait sur un pan entier de mur. Sachant que sa maîtresse n’avait pas à se montrer et ne risquait pas de se salir dans les rues de Myriade, elle sélectionna une tunique ivoire, agrémentée de perles et de broderies, que Naraswäi allait porter au-dessus d’un pantalon si bouffant qu’on le prenait pour une jupe. La spirite

sourit devant le choix de sa suivante. Les années de service ne démentaient pas le bon goût de Thébée. Elle trouvait toujours quelle tenue privilégier pour quelle occasion. En l'occurrence, les vêtements ne l'empêcheraient pas de bouger si jamais elle devait chasser un fantôme, tandis que la richesse des tissus proclamerait son rang de Passeuse.

Thébée aida sa maîtresse à s'habiller et coiffa ses longs cheveux. Elle les tressa, avant de les décorer de perles et d'en remonter une partie au sommet du crâne de Naraswaï. Puis, elle y inséra deux piques surmontées d'une noctuelle, le papillon emblème de la famille. Thébée la maquilla ensuite, veillant bien à respecter les tons sombres de sa peau et à mettre en valeur ses yeux bleus.

Lorsqu'elle eut terminé, Naraswaï se leva et inspecta son reflet dans le grand miroir en pied qui trônait dans un coin de la pièce. Satisfaite, elle se jugea suffisamment belle et imposante pour se montrer. Elle remercia Thébée, qui sortit avec elle, tandis que la domestique refaisait le lit.

Il régnait une fraîcheur saisissante dans les couloirs, Naraswaï frissonna tandis qu'un courant d'air agitait les longues manches de sa tunique et les pans de son pantalon. Elle remonta le passage, éclairé par des lanternes à huile et des flambeaux. Elle croisa plusieurs serviteurs, portant la livrée grise et fauve des Noctuelle, occupés à changer les torches.

Arrivée à un angle, elle s'immobilisa un moment, humant l'air. Ils apparurent dans le corridor : une nuée de papillons lumineux. Naraswaï fronça les sourcils. Que faisaient-ils ici, libres, sans la supervision d'un Chuchoteur ? La jeune femme rassembla son pouvoir et tendit la main. Aussitôt, les papillons voletèrent vers elle. Le soulagement envahit la spirite. Pas d'âme récalcitrante dans ce groupe. Ils la suivraient sans combattre.

Naraswaï les guida jusqu'à un escalier en colimaçon qui plongeait vers les profondeurs. Veillant bien à ne pas glisser sur les degrés escarpés, la Passeuse entama sa descente. Les papillons tournoyaient autour d'elle. L'atmosphère se réchauffa alors qu'elle progressait. Une brise tiède vint la caresser. La lumière crût : de simples lanternes repoussant l'obscurité, elle devint brasier. Quand Naraswaï mit le pied sur la dernière marche, elle baignait dans une chaude clarté.

Elle déboucha dans une caverne immense, soutenue par des piliers démesurés. Ici, elle quittait l'aile des cours spirites réservée à la famille Noctuelle pour s'aventurer dans le territoire des portes. Elle avait beau connaître les lieux, leur majesté l'imprégnait à chaque fois. Les visiteurs vantaient toujours la splendeur des portes de Myriade, mais ils n'avaient jamais vu les portes des âmes. Naraswaï laissa son regard se promener sur les arches, réparties dans tout le souterrain. D'elles émanait la chaude

lumière qui l'avait accompagnée lors de sa descente. Des Chuchoteurs d'âmes s'affairaient non loin de l'une des portes, murmurant des paroles pour apaiser et guider les esprits. Deux hommes, le visage masqué par un capuchon sombre, aperçurent Naraswaï et se dirigèrent vers elle.

— Je ne vous félicite pas ! les apostropha la Passeuse.

D'un mouvement du menton, elle désigna les papillons qui la suivaient.

— Je les ai trouvés, perdus dans les couloirs.

Malgré l'ombre du capuchon, Naraswaï sentit le profond embarras de son interlocuteur. Il jeta un regard en direction de l'un de ses compagnons.

— Je... Je suis désolée, Passeuse, ils ont dû s'échapper d'un chargement. Nous en avons reçu un très important au cours des dernières heures...

Naraswaï se radoucit.

— Vous avez eu de la chance que je les aie attrapés. Soyez plus attentifs, ou je devrai sévir.

— Bien, Passeuse.

Naraswaï espérait ne pas en arriver à de telles extrémités. Elle n'aimait guère devoir punir ses Chuchoteurs. Cela dit, elle devait se montrer prudente, car ils restaient sous son autorité et leurs fautes pouvaient l'entacher. Et son père n'appréciait guère les erreurs.

— Avez-vous recueilli beaucoup d'âmes ? s'enquit-elle.

— Une trentaine venue des mondes voisins. Une vingtaine plus éloignée. Cinq de Myriade même.

La spirite opina et effectua un rapide calcul.

— Faites préparer la porte de jade. Je lance un transfert.

Les deux chuchoteurs lui adressèrent une révérence et filèrent en direction de l'une des arches. Plusieurs silhouettes vêtues de capes sombres se tenaient en retrait. Trois d'entre elles portaient des perches de bambou, au bout desquelles se balançaient des lanternes. Les autres traînaient des filets au maillage lumineux, dans lesquels s'agitaient des papillons.

Chaque insecte représentait un fragment d'âme, une portion d'existence. Naraswaï tendit la main, sentant le pouvoir des morts qui imprégnait l'air. Des bribes l'assaillirent. Une épouse partie trop tôt, en mettant son enfant au monde et qui regrettait de ne pas pouvoir le voir grandir. Un vieil homme décédé après une vie bien remplie. Une fillette fauchée par la maladie... Tant d'âmes, tant de destins. Une des difficultés de sa tâche était de garder de la compassion pour ces esprits, tout en évitant que leur tourbillon ne l'aspire. Naraswaï s'extirpa de la contemplation.

— Des cas problématiques à signaler ? demanda-t-elle à l'un des porteurs de lanterne.

— Non, Passeuse. Pas d'âme en peine.

Un transfert facile, en somme. Naraswaï lorgna par-dessus son épaule. De la multitude de portes qui peuplaient la caverne, une brillait plus fort que les autres. Elle marcha dans sa direction. Lentement, les Chuchoteurs lui emboîtèrent le pas. Au fur et à mesure qu'elle progressait, la pression augmentait.

L'air lui semblait plus consistant, le sol paraissait vouloir la retenir. C'était comme si quelque chose la repoussait. Elle tint bon et avança, pas après pas. Elle avait accompli ces gestes des centaines de fois. Elle n'allait pas flancher aujourd'hui. La contrainte ne venait pas uniquement de la porte des âmes. Naraswaï sentait peser sur elle les regards des spirites des familles rivales. Les Hépiale et les Sphinx. Les deux clans possédaient des portes voisines des Noctuelle. Que ne donneraient-ils pas pour voir la grande Naraswaï Noctuelle échouer ?

Elle refusait de leur accorder cette satisfaction. Maintenant un port altier et un visage serein, se forçant à des mouvements gracieux et élégants, elle avança jusqu'à atteindre la porte. Celle-ci se dressait devant Naraswaï, avec ses arches rougeoyantes de symboles. Deux gardiens se tenaient en faction à côté d'elle.

— Ouvrez, ordonna Naraswaï.

Ils obéirent et appliquèrent leurs paumes sur les montants. Ceux-ci se mirent à luire, avant qu'un vortex étincelant naisse au centre. Le tourbillon, d'abord timide, crût jusqu'à emplir l'espace entre les arcades. Les âmes s'agitèrent et une vive douleur poignarda Naraswaï.

Elle résista à l'impulsion de porter la main à sa poitrine. Nul sang ne coulait là, il s'agissait simplement d'un effet lié à l'activation. La malédiction des Passeurs. Naraswaï ignora la souffrance qui irradiait dans son ventre et déploya son pouvoir, modelant un bouclier invisible à l'œil nu, mais qui empêcherait les fantômes de s'évader hors du périmètre défini.

— Libérez les esprits, ordonna-t-elle.

Les Chuchoteurs obéirent. Ils éteignirent leurs lanternes et relâchèrent leurs filets. Aussitôt, privés de leur lumière, les insectes se mirent à voler de toute part. Naraswaï étendit les bras et se concentra. La porte était ouverte et les esprits cherchaient un passage. Il suffisait de le leur montrer. Elle toucha les fantômes pour leur indiquer la voie. La douleur étincelait maintenant dans tout son corps.

Une première âme, composée de quatre papillons, fila en direction de la porte. Lorsqu'elle atteignit le tourbillon en son centre, elle explosa en paillettes, avant d'être aspirée. Comme un troupeau, les autres suivirent le mouvement. Un à un, les fragments d'esprits traversèrent. Naraswaï ne se détendit pas pour autant. Un cap important restait à négocier.

Toutes les âmes avaient été avalées, mais la porte en voulait encore. Elle se tendit vers Naraswaï. Implacable, la spirite la repoussa et réduisit son bouclier petit à petit. La porte revint à l'attaque. Naraswaï ne se laissa pas intimider et contint la force qui émanait du vortex. Car cette faim n'était pas le seul péril qui guettait Naraswaï. Derrière, elle sentait des centaines de fantômes tourmentés. Tapis, ils attendaient la moindre occasion pour se précipiter au-dehors afin de tout ravager. Sous la forme de libellules à la carapace irisée, ils tournaient et tentaient de traverser. Naraswaï percevait leur douleur et leur colère. Elle ressentit un élan de commisération pour ces pauvres mânes qui ne trouveraient jamais le chemin de la réincarnation. Elle ne leur permit pas de revenir pour autant. Lentement, mais implacablement, elle resserra son bouclier jusqu'à bloquer le passage.

— Fermez, ordonna-t-elle aux gardiens.

Ils posèrent les mains sur les montants, et la lumière au centre de la porte décrut jusqu'à disparaître. Naraswaï resta immobile, veillant à ce que l'accès soit bien clos et qu'aucune éruption causée par une âme vengeresse ne vienne le rouvrir. Un accident de la sorte avait, après tout, coûté la vie à l'un de ses cousins deux ans plus tôt.

Naraswaï demeura bien droite, malgré la sueur qui coulait le long de son front. Elle ne tenait pas à flancher devant les Chuchoteurs, et encore moins devant les Passeurs des autres clans. Ceux-ci guettaient d'ailleurs ses réactions, en retrait. Royale, Naraswaï tourna les talons et s'éloigna. Elle sentait la langueur qui accompagnait le transfert s'installer dans ses membres. Elle savait que si elle s'y abandonnait, elle somnolerait le reste de la journée, baignant dans une douce indolence.

Malheureusement, elle avait à faire et ne pouvait se permettre de céder à cette faiblesse. Elle rassembla ses Chuchoteurs et leur donna ses instructions : contrôler les portes de jade et d'obsidienne, qui laissaient parfois filtrer des signes d'activité alors même qu'elles étaient fermées ; patrouiller dans les secteurs inférieurs pour bien vérifier qu'aucune âme errante ne s'y trouvait. Hommes et femmes l'écoutèrent avec attention, avant de s'égailler pour vaquer à leurs tâches.

Naraswaï quitta la caverne pour remonter aux étages supérieurs. Elle voulait aller consulter les registres pour voir quels étaient les transferts prévus dans les prochains jours et de quels mondes ils provenaient. Alors qu'elle s'engageait dans les escaliers qui menaient au bureau des âmes, une cavalcade résonna dans le couloir. Un serviteur apparut, le visage rouge d'avoir couru. Il s'inclina profondément devant elle et garda les yeux baissés.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Naraswaï.

— Ma dame, le grand maître vous réclame dans ses appartements.

Elle fut tentée de renvoyer le valet. Son père n'était néanmoins pas le genre de personne qui aimait attendre.

— Je m'y rends de ce pas.

Le garçon salua et fila en courant. Naraswaï réprima l'inquiétude qui l'avait envahie. Que lui voulait son père ? Elle s'engagea dans le couloir et prit la direction des appartements du chef des Noctuelle.



Naraswaï remonta les couloirs jusqu'à un escalier en colimaçon. Elle marqua une infime pause, puis gravit les degrés. Comme beaucoup de Passeurs, elle n'aimait guère quitter les profondeurs de la cour spirite et se sentait plus à l'aise dans la confortable pénombre de ses appartements et des portes. Là-haut, à la surface, se trouvaient un soleil blessant et une multitude de dangers. Le fait que son père, patriarche et chef incontesté des Noctuelle, ancien Passeur qui avait abandonné sa charge des années auparavant pour mieux diriger la famille, ait choisi de résider à proximité de l'extérieur en disait long sur lui.

La jeune femme atteignit le haut des marches et déboucha sur un palier, illuminé par des dizaines de lanternes de papier, projetant des ombres de papillons. Des serviteurs nettoyaient le sol de marbre noir, ils la saluèrent respectueusement. Elle les ignora, toute son attention focalisée sur une large porte frappée du sceau des Noctuelle : un papillon de nuit. Naraswaï marqua une brève hésitation et toqua. Les battants s'ouvrirent, dévoilant un domestique en livrée. Il s'inclina devant elle.

— Passeuse, le Maître vous attend dans la bibliothèque.

Il s'effaça pour la laisser pénétrer dans le hall d'entrée. De là, Naraswaï s'orienta vers la gauche, en direction d'une pièce de dimensions respectables, aux murs couverts de livres. Près d'une cheminée, trois fauteuils étaient assemblés. Un jeune homme occupait l'un d'eux et se leva à l'arrivée de Naraswaï. Celle-ci salua d'un signe de tête Lagrim Noctuelle, son frère. Confortablement installé dans le deuxième fauteuil, Garasbri Noctuelle ne fit pas mine de bouger. Il détailla Naraswaï de ses yeux d'un bleu délavé. Comme d'ordinaire, la spirite se jugea minuscule, sale et insignifiante. Elle s'en voulut de ne pas être repassée à ses appartements afin de vérifier sa mise. Son père exigeait d'elle qu'elle soit parfaite en toutes circonstances. Allait-elle le décevoir ? Mais Garasbri Noctuelle opina en guise d'assentiment et elle se sentit autorisée à le gratifier d'une profonde révérence.

— Assieds-toi, ordonna-t-il.

Il lui désigna d'un geste le dernier fauteuil resté libre. Naraswaï y prit place tout en notant qu'il faisait face aux deux autres et que Lagrim se tenait

donc juste à côté de leur père. Elle en conçut une pointe de ressentiment. Son cher frère, dont les grands yeux noirs montraient à tous son absence de talent de Passeur, occupait quand même une position supérieure à la sienne. Elle s'en voulut de ces pensées. Lagrim avait beau être totalement de son sang, et pas le produit d'une concubine, elle ne parvenait pas à l'apprécier. La faute peut-être à son visage en lame de couteau et à son sourire torve. Ou peut-être était-ce parce que, depuis leur plus tendre enfance, il la dénonçait quand il pouvait en tirer un avantage.

Garasbri Noctuelle resta un moment silencieux, à contempler le feu. La tension de Naraswaï montait, mais brusquer son père n'était pas une idée judicieuse. Il parlerait quand il serait décidé et pas avant. Le patriarche des Noctuelle finit par soupirer et se masser les tempes. Le geste surprit Naraswaï, car le masque impassible de Garasbri s'était fissuré un instant pour laisser filtrer de l'inquiétude et de la fatigue. Il riva son regard bleu pâle sur Naraswaï.

— Le Passeur de la porte des mille âmes est mort hier.

Elle enregistra l'information d'un hochement de tête.

— De causes naturelles ou non ? s'enquit-elle.

Si ses souvenirs étaient corrects, l'homme avait atteint un âge avancé, mais à la cour des papillons de nuit, cela ne protégeait pas d'un assassinat.

— Probablement pas, convint son père.

— Notre fait ou l'un des autres clans ?

Cette fois, la question s'adressait à Lagrim. Naraswaï ne disposait pas de preuve directe, elle savait pourtant son frère mouillé dans quelques affaires plutôt louches. Il eut le bon goût de ne pas chercher à nier.

— Sûrement les Sphinx, répondit-il. Emri, leur Passeur phare, administre dix portes. Il pourrait gagner. Le précédent possesseur de la porte était un Hépiale. Un homme falot, qui avait remporté l'accès par hasard. Aucune chance pour que leur candidat réitère cet exploit.

Naraswaï comprit alors pourquoi ils lui avaient demandé de venir.

— Vous comptez me faire concourir pour la porte des mille âmes.

— Nous estimons, en effet, que tu es notre meilleur atout, avoua Garasbri.

Naraswaï aurait pu se sentir flattée si elle n'avait pas l'impression que son père avait reconnu sa valeur à regret. Elle le fixa, tentant de discerner une émotion sur ce visage impassible.

— Je suis honorée que vous ayez pensé à moi, déclara-t-elle prudemment.

— Tes résultats sont satisfaisants. Tu pourrais représenter un atout pour la famille.

La jeune femme sourit de la manière la plus neutre possible. La porte des mille âmes. Un sacré défi. On murmurait qu'elle pouvait accueillir un millier

d'esprits par jour. Les âmes les plus intenses, qui se composaient parfois de centaines de papillons, se pressaient là, les consciences des grands de Myriade et de tous les mondes. On racontait aussi que les mânes en peine se massaient de l'autre côté et cherchaient à traverser par tous les moyens. Un défi intéressant, mais extrêmement risqué. Naraswaï se souvenait de la dernière cérémonie en date, presque dix ans auparavant. Plusieurs Passeurs qui avaient tenté la fusion avaient péri dans d'atroces souffrances, brûlés par l'énergie de la porte ou dévorés par les fantômes.

Son père croyait-il qu'elle pouvait gagner, ou la faisait-il concourir parce que la famille devait envoyer quelqu'un, et qu'il estimait qu'elle ne représenterait pas une grosse perte si elle devait mourir ? L'un de ses cousins avides de pouvoir avait-il soufflé son nom à l'oreille du patriarche, dans l'espoir qu'elle trépassé et qu'il puisse s'arroger ses possessions lors de la cérémonie qui suivrait ?

— Tu as la charge de huit portes, actuellement, déclara Garasbri. Tu pourrais l'emporter.

Il était inhabituel qu'il se fende de tels compliments, et ceux-ci cachaient à chaque fois quelque chose de déplaisant. Naraswaï préféra sourire avec humilité, tout en demeurant aux aguets.

— Cela dit, même si tu t'es montrée à la hauteur, il reste le problème de la faiblesse liée à ton sexe. Il est rare que des femmes parviennent à être Passeuses, car votre nature est trop délicate.

— J'assure pourtant ma mission avec brio depuis près de cinq ans, ne put-elle s'empêcher de rétorquer.

Son père et son frère lui lancèrent un long regard et Naraswaï crut qu'elle allait se faire tancer. On n'interrompait pas ainsi Garasbri Noctuelle.

— Certes. Mais tu ne sais pas ce qui t'attend, répliqua le patriarche. Tu es encore jeune et naïve. Nous devons t'endurcir et te préparer. Nous ne pouvons te permettre d'entacher l'honneur de la famille.

Nous y voilà, songea-t-elle avec amertume.

— La cérémonie se tiendra après le bal du solstice organisé par les féériques qui a lieu dans deux mois et demi. La mère du Clair-obscur en annoncera la date exacte à ce moment. Cela nous laisse un peu de temps. D'ici là, tu devras suivre un entraînement auprès d'un prêtre de la Douce Agonie.

Naraswaï resta silencieuse, tandis qu'une vague de peur et de dégoût la submergeait. Aller chez les démons ? Hors de question ! Elle ne pouvait néanmoins formuler un refus aussi catégorique à son père. Elle tourna les mots avant de lâcher la réponse qui lui paraissait la plus appropriée.

— J'aimerais que nous trouvions une autre solution que celle-ci, qui me semble inutilement barbare.

— Ce n'est pas à toi de décider ce qui est bon pour toi ! cingla Garasbri.

— Voyons, tu as déjà subi des cérémonies d'intronisation pour des portes mineures, ajouta Lagrim. Tu connais la douleur et le déchirement qui accompagnent la fusion. Dis-toi que pour cette porte, ce sera mille fois pire. Sans préparation, tu n'y résisteras pas. Nous ne voulons que ton bien.

Naraswaï ne put retenir un rire sec et sarcastique.

— Encore faudrait-il que je survive à l'entraînement des démons. Dois-je vous rappeler ce qui est arrivé à Meriana ?

Malgré elle, son ton s'était échauffé et sa voix vibra d'indignation. Son frère coula vers elle un regard inquiet, qui attisa sa colère. Le patriarche balaya l'argument d'un revers de main.

— Tu avais beau adorer ta cousine, reconnais qu'elle était faible. Nous n'aurions jamais dû la présenter. Entre nous, elle aurait été plus à son aise dans le gynécée que comme Passeuse.

Naraswaï serra les dents pour éviter de répondre une remarque cinglante. Garasbri la fixa. Une ombre de compassion traversa son visage, remplacée par son habituel air froid.

— Rappelle-toi ta place, Naraswaï. Elle reste précaire, car soumise au pouvoir et à l'influence de notre clan. Voilà presque un siècle que la porte des mille âmes n'a pas appartenu aux Noctuelle. Les Hépiale sont faibles, les Saturniale aussi et les Sphinx s'épuisent en querelles de famille. Hors de question de laisser filer cette occasion.

La gorge nouée, elle saisit l'allusion. Si elle déclinait, son père prendrait des dispositions contre elle.

— J'agirai dans l'intérêt des nôtres.

— Cela va sans dire. Maintenant, retire-toi, j'ai à parler à ton frère.

Naraswaï se leva et les salua d'une révérence, avant de sortir la tête droite, marchant d'un pas digne et mesuré. Les larmes la brûlaient intérieurement, mais elle refusait de le laisser paraître.



Les bains étaient tranquilles et silencieux, plongés dans une rassurante pénombre. Naraswaï aimait l'endroit : une caverne où trônait une large piscine, chauffée par des eaux remontant des profondeurs de la terre. La jeune femme, immergée jusqu'au cou, effectua un mouvement de la main, troublant ainsi le reflet des dizaines de chandelles qui éclairaient les lieux.

La porte des mille âmes... Le rêve secret de tous les Passeurs. Naraswaï devait reconnaître qu'elle avait parfois caressé cette envie, imaginé quelle serait sa vie si elle fusionnait avec cette porte. Elle secoua la tête et se plongea complètement dans son bain. L'eau était agréablement chaude. Mais lorsqu'elle refit surface, ses doutes la tourmentaient toujours.

Un entraînement avec la Douce Agonie. Naraswaï savait que les démons, lorsqu'ils avaient franchi la porte du Renoncement, avaient abandonné leurs manières violentes. Les ordres géraient leurs pulsions de façons différentes. L'Absolue Rigueur prônait le jeûne et l'austérité. La Rage Combattante se plongeait dans l'étude des armes et la discipline du corps. La Douce Agonie, quant à elle, vénérât la douleur.

Naraswaï ne pouvait chasser la vision de sa cousine Meriana baignant dans son propre sang. Garasbri Noctuelle l'avait envoyée chez un de ces monstres, afin de l'exercer à la souffrance de la connexion à la porte des rugissements. Si celle-ci n'égalait pas la porte des mille âmes, elle demeurerait assez importante pour nécessiter une préparation particulière. En guise d'entraînement, Meriana avait connu des semaines de torture. Naraswaï l'avait vue dépérir, jusqu'à ce jour funeste où elle s'était ouvert les veines.

La spirite se frictionna avec nervosité les épaules, avant de pousser un profond soupir. Son père avait ordonné à sa cousine de concourir, mais si Naraswaï avait eu son mot à dire, Meriana serait restée Passeuse d'une petite porte. Sa cousine donnait parfaitement l'illusion d'une force à toute épreuve, la jeune femme savait néanmoins qu'il n'en était rien. Elle avait dissimulé ses doutes et ses faiblesses.

Naraswaï était différente. Elle avait déjà réussi huit cérémonies et avait géré plusieurs infestations de fantômes. Jamais elle n'avait été gravement blessée, jamais une âme en peine ne lui avait échappé. Les Chuchoteurs sous ses ordres la respectaient et elle veillait à leur bien-être et à ce que rien de fâcheux ne leur arrive. Peut-être pouvait-elle gagner...

Un souffle d'air lui fit tourner la tête. Thébée entra et s'approcha du bassin, une expression inquiète sur le visage.

— Je venais voir si vous alliez bien, ma dame, s'enquit-elle.

Naraswaï la rassura d'un sourire.

— Je réfléchissais, c'est tout.

Thébée hésita puis murmura.

— C'est vrai que vous concurrez pour la porte des mille âmes ?

Naraswaï songea que les nouvelles circulaient vite. Ou que quelqu'un avait renseigné Thébée.

— Mon père me l'a demandé, reconnu-elle.

La suivante posa les mains sur sa poitrine, l'air extatique.

— Ma maîtresse va devenir la responsable de la plus grande porte de Myriade !

— Du calme. Ce n'est pas encore fait, la gourmanda Naraswaï.

— D'autant plus que vous devez subir un entraînement, ajouta Thébée.

Malgré la chaleur du bain, un frisson parcourut la Passeuse. Elle parvint à garder un visage neutre.

— En effet, je dois me rendre aux cours du Renoncement et voir un prêtre de la Douce Agonie. Il doit m'aider à me préparer.

Du coin de l'œil, elle observa Thébée. Celle-ci affichait un large sourire.

— Je ne doute pas que vous réussirez. Vous avez toujours été très forte.

Sur le ton de la confiance, elle chuchota :

— Bien plus que tous ces mâles arrogants !

La remarque arracha un sourire à Naraswaï malgré elle. Si seulement elle pouvait croire à la sincérité totale de sa suivante...

— Quand commencez-vous ? l'interrogea Thébée.

La question, ainsi que l'air avide de la camériste, confirma les soupçons qu'elle nourrissait au sujet de sa domestique. Lagrim l'avait probablement achetée pour qu'elle la surveille. Elle ne pourrait plus lui faire confiance et s'ouvrir à elle comme elle le faisait par le passé. Naraswaï en ressentit un pincement de déception. Thébée la servait depuis presque quatre ans maintenant et Naraswaï appréciait son sens esthétique hors pair ainsi que sa créativité. Entre elles deux s'était nouée une forme de complicité. Les meilleures choses avaient une fin, il fallait croire. Elle était en tout cas surprise que son frère ait attendu si longtemps pour soudoyer sa suivante.

— Quand est-ce que je commence ? Dès que possible, j'ai hâte de m'y mettre ! répondit la Passeuse en veillant bien à ce que sa voix adopte des notes enjouées et triomphantes.

Thébée hocha la tête avec enthousiasme, tandis que Naraswaï feignait l'impatience. En réalité, la peur s'était nichée au creux de son ventre, et elle avait la sensation qu'elle ne la lâcherait pas de sitôt.

Perelas

L'aube se levait à peine et Perelas, qui en avait assez de contempler le ciel, piaffait déjà devant le battant inactif de la porte. Personne d'autre que lui n'attendait, cette arche était réservée aux soldats angélistes de Myriade. Devant lui, le groupe de sœurs du Clair-Obscur contrôlait l'activation du passage. Elles se placèrent de chaque côté des montants et commencèrent à psalmodier dans une langue inconnue de Perelas. Le jeune homme les observa, en songeant à la difficulté de leur tâche et à la maîtrise qu'elle devait requérir. Les sœurs avaient la charge des portes de tout Myriade et des mondes rattachés. Pour cela, Perelas se sentait minuscule à côté d'elles.

Elles poursuivirent leur litanie un moment, avant que le passage ne s'ouvre. Perelas s'avança d'un pas confiant, persuadé que la magnificence s'offrirait à lui de l'autre côté du seuil. Il s'estima vaguement déçu lorsqu'il déboucha dans une bâtisse éclairée par des lampes et des flambeaux et où trônait un bureau. Un capitaine, vu les barrettes de son uniforme, siégeait là, tandis que deux soldats se tenaient en faction de part et d'autre de la porte de sortie.

Perelas était intimidé, mais ne voulait pas passer pour un paysan arriéré devant son comparse angéliste. Celui-ci leva les yeux vers lui et l'arrêta d'un geste.

— Halte. Déclinez votre identité ! déclara le militaire.

Le fait que Perelas porte lui aussi l'uniforme ne le dispensait pas de contrôle. Rassuré par cette rigueur, qui ne dépareillait pas de sa caserne d'origine, le garçon s'exécuta et salua d'abord son supérieur.

— Caporal Perelas Agathon, matricule 42VA6, avis de mutation numéro 7940 pour la caserne centrale de Myriade.

Il désigna, épinglé à sa tunique, son insigne, et tira d'une escarcelle un papier marqué d'un sceau. Le gradé le déplia et le lut.

— Un natif de Lysie, hein, lança-t-il.

— Oui, capitaine.

— Un bien beau pays.

— Pas autant que Myriade, capitaine.

La remarque arracha un rire bref à l'une des sentinelles. L'officier se retourna et lui adressa un regard agacé, avant de reporter son attention sur Perelas.

— Je suppose que vous êtes content d'être nommé à Myriade.

— Très ! répondit Perelas.

Il songea qu'il aurait peut-être dû adopter un ton un peu plus neutre, mais ne parvenait pas à juguler son enthousiasme. Le capitaine le détailla des pieds à la tête, puis poussa un soupir.

— Un jeune qui ne rêve que d'en découdre. C'est vrai qu'on en manquait ici.

Il tendit ses papiers à Perelas.

— Allez, et faites honneur aux anges.

— Bien sûr, capitaine ! s'exclama Perelas.

Sa remarque tira un drôle de sourire à l'autre, qui adressa ensuite un signe à l'un des gardes en faction, lequel accourut au petit trot.

— Gavril va vous escorter jusqu'à l'entrée de la caserne, déclara le gradé. Nous ne voudrions pas que vous vous perdiez.

— Merci pour votre prévenance, capitaine.

Le soldat ouvrit la marche et Perelas lui emboîta le pas. La luminosité de l'extérieur le surprit, il mit un instant à s'accoutumer et observa alors Myriade qui se dévoilait à son regard. Le passage se situait au nord de cette titanessque ville, près d'une des chaînes de montagnes qui en délimitaient les frontières. Au-delà de cette ligne de démarcation s'étendait un désert de glace.

Nichées au pied de ces hauteurs, les rues s'offraient à lui : des avenues pavées de dallage clair, impeccablement découpées selon une logique implacable. Des bâtiments s'élevaient de part et d'autre, droits et rectilignes, tous de marbre ou de pierre blanche.

Surplombant l'ensemble se dressait le palais des ailes éternelles, construit sur un plateau, accroché au flanc des montagnes. Son altitude stupéfia Perelas et il eut le vertige rien qu'à contempler ces tours qui étincelaient sous le soleil.

— Avançons.

La voix du soldat Gavril le tira de sa béatitude. Il emboîta le pas à son guide. Celui-ci marchait à grandes enjambées régulières, gardant la tête haute et le regard porté droit devant lui. L'entraînement de Perelas le poussa à se calquer sur son allure. Il s'efforça de ne pas se laisser distraire par les merveilles.

La porte des anges débouchait sur les extérieurs du quartier, là où logeaient les domestiques. Ils en empruntèrent les rues. Perelas salua ceux qu'ils croisaient, des serviteurs vêtus d'une livrée blanche. On lui répondit avec des regards fuyants dont il s'étonna. En Lysie, on n'hésitait jamais à honorer les soldats. Tandis qu'ils tournaient à un angle, une odeur fétide agressa ses narines. Il en repéra la source : les fenêtres ouvertes d'une maison. Il mit la main devant son nez pour se protéger. Ces gens ne se lavaient-ils pas ? Il espérait qu'on ne tolérât pas un tel relâchement au sein du palais.

— Ils ne savent pas se tenir, lança Gavril comme s'il avait perçu ses pensées. Ils ne méritent pas de travailler ici et ils ne toucheront jamais l'Ascension.

Perelas acquiesça à ces sages propos et se hâta à la suite de Gavril. Bientôt, ils quittèrent le quartier des domestiques et l'imposante silhouette du palais des ailes éternelles se révéla. De près, l'endroit était encore plus impressionnant. Pour l'atteindre, il fallait emprunter un pont qui menait au pied du plateau. Puis, des escaliers abrupts taillés à même la roche permettaient de rejoindre les hauteurs. Perelas nota au passage de larges terrasses, ainsi que des balcons qui surplombaient le vide.

— Vous avez de bonnes jambes ? Parce qu'on va grimper, déclara Gavril en indiquant un colimaçon qui serpentait.

— Je ne vous décevrai pas, répondit le caporal.

Perelas aurait aimé être suffisamment important pour accéder à la caserne par la grande porte des anges. Cela lui aurait épargné cette vertigineuse ascension. Mais il était déjà si heureux de cette nomination qu'il estimait ne pas avoir le droit de se plaindre ! Lui et son guide passèrent le pont, qui tangua sous leurs pieds. Un vent glacial se mit à souffler et Perelas crut plusieurs fois tomber. Puis vint le tour des marches. La montée se révéla aussi rude que Perelas l'avait redouté et ils durent marquer une pause pour se ménager avant d'atteindre l'entrée de service du palais des ailes éternelles. Un homme s'y tenait en faction.

— Je viens ramener cette recrue, qui est attendue pour prendre son poste, annonça Gavril.

Il adressa à Perelas un signe. Celui-ci sortit ses documents et les présenta à la sentinelle.

— Veuillez me suivre, vous devez d'abord passer par le guichet des inscriptions.

Il fit entrer Perelas dans un couloir, se terminant par une nouvelle porte, qu'il referma derrière lui. Là, un homme dans un bureau accueillit le garçon en lui tendant une liasse de papiers, avec pour ordre de les remplir sans faire la moindre rature. Perelas s'acquitta de sa tâche avec application. Quand il eut fini, il avait mal à la main. Le secrétaire contrôla les écrits, avant de hocher la tête d'un air satisfait.

— Tout est en règle. Il ne vous reste plus qu'à récupérer votre matériel à l'intendance et à vous présenter au capitaine de votre unité, caporal Agathon. Je vais vous y emmener. Suivez-moi.

Il tourna les talons, Perelas lui emboîta le pas, pressé de découvrir sa nouvelle garnison. Le secrétaire lui fit emprunter un grand couloir et s'arrêta devant une porte, qu'il poussa. Ils se trouvèrent à un guichet, derrière lequel s'étaient des casiers à perte de vue. Régnait là une forte odeur de lessive,

mêlée à celle, plus grasse, de la lotion dont les soldats se servaient pour entretenir leur matériel. Un homme vêtu d'une livrée grise se tenait au comptoir. Il prit le nom et le matricule de Perelas, lui fit remplir une série de formulaires, puis héla un domestique en blanc.

— Dossier 7940, pour le matricule 42VA6, annonça-t-il.

L'autre acquiesça, et fila vers les profondeurs de la salle, avant de revenir avec un lourd paquetage.

— Votre uniforme, votre plastron, votre casque et votre arme de service. Toute perte sera punie, toute dégradation sera à reporter au bureau 4521. Signez ici, s'il vous plaît.

Perelas s'exécuta et récupéra le sac qui contenait ses effets.

— Bien. Il est l'heure de vous présenter au capitaine, déclara alors le secrétaire qui l'avait accompagné.

Ils ressortirent dans le couloir, le remontèrent sur une section et s'arrêtèrent devant une cabine.

— Nous prendrons l'ascenseur.

Le garçon acquiesça, assez intimidé. Sa garnison de Lysie n'avait pas de telles commodités. Il entra dans la cabine. Le secrétaire tapa trois fois sur une paroi en bois, et l'habitable s'éleva, au rythme d'à-coups marqués. Perelas lorgna d'un air inquiet vers le sol de planches, se demandant ce qui propulsait cet engin. Son geste n'échappa pas à son guide, dont la bouche se tordit en une moue dédaigneuse.

Perelas se sentit rougir. À peine débarqué à la caserne, voilà qu'il passait pour un paysan sans éducation. Fort heureusement, un ébranlement, indiquant que la cabine était arrivée à destination, brisa le silence gêné qui s'était installé.

L'homme sortit, Perelas toujours sur ses talons. À nouveau, il dut empêcher sa mâchoire de béer, tant la splendeur et le gigantisme des lieux l'impressionnaient. Il avança dans un vaste couloir, dallé de marbre blanc, bordé de colonnes s'étirant à perte de vue. De hautes fenêtres perçaient le passage à intervalles réguliers, et à travers elles, le garçon put contempler une vue plongeante sur Myriade. De quoi donner le vertige. Il s'efforça donc de calquer son rythme sur celui de son guide, sans laisser son regard divaguer. Les couloirs étaient silencieux et froids, le bruit de leurs pas résonnait démesurément, un vrai vacarme aux oreilles de Perelas. Bientôt, un nouvel écho se mêla à celui de leur propre marche. D'une galerie perpendiculaire déboucha une escouade, qui partait en manœuvre, vu leurs plastrons, casques et paquetages. La phalange comptait une trentaine de personnes et était menée par un homme portant les insignes de caporal. Perelas réalisa que d'ici quelques heures, ce serait à lui d'encadrer des soldats. Finalement, la vue n'était pas la seule responsable de son vertige. Ils traversèrent nombre

de couloirs plus impressionnants les uns que les autres, avant que le guide ne s'arrête devant une large porte. Il frappa trois coups.

— Oui ?

Il poussa le battant.

— Capitaine, je vous amène le nouveau caporal.

— Merci. Vous pouvez disposer.

L'homme s'effaça et fit signe à Perelas d'entrer. Celui-ci s'exécuta, en dépit de ses jambes flageolantes. Il pénétra dans un bureau de taille modeste, malgré une hauteur de plafond démesurée et deux grandes fenêtres qui semblaient inviter le visiteur à se jeter dans le vide. Il détacha son regard de la vue, pour le reporter sur le capitaine.

— Bienvenue au palais des ailes éternelles, caporal Agathon.

Au timbre rond de sa voix, à son cou fin, Perelas comprit que le capitaine était une femme. Pour le reste, elle portait l'uniforme et les cheveux courts réglementaires. Elle se leva et vint le détailler, ses yeux bleu acier paraissaient le dépecer. Le garçon demeura impassible. Elle alla se rasseoir. Aucune émotion n'avait filtré sur son visage aux traits réguliers. Perelas ne savait s'il lui avait fait bonne impression ou pas.

— Je suis Angard, trentième capitaine de la caserne. Vous nous avez été transféré de Lysie en raison d'une recommandation de votre supérieur, qui ne tarit pas d'éloges sur vous.

Perelas se sentit rougir. Mais elle n'en avait pas fini avec lui.

— Vous ferez partie des dix caporaux sous mes ordres, qui encadrent chacun quarante soldats. Je tiens à ce que toutes ces unités suivent mes directives à la lettre. Ce sera votre travail.

Elle riva son regard acier dans celui de Perelas.

— Tout manquement sera sévèrement puni et je ne tolérerai aucune incartade. Votre prédécesseur ne s'est pas montré à la hauteur, et c'est vous qui vous trouvez maintenant là. Gardez cela à l'esprit.

— Bien, capitaine, répondit Perelas.

— Comprenez aussi que je sais reconnaître les mérites de mes subordonnés et que j'ai l'oreille de nos supérieurs...

Perelas saisit l'allusion. Angard était probablement proche de l'Ascension et lui offrait, s'il lui donnait satisfaction, de mentionner sa valeur dans un rapport. Le cœur du jeune homme se gonfla de joie.

— Je ferai honneur aux anges et à la caserne.

Angard le détailla un instant.

— Bien. Je constate néanmoins qu'un crochet par vos quartiers va s'avérer nécessaire, afin que vous passiez votre uniforme.

— Sauf votre respect, je suis déjà en uniforme, se risqua Perelas.

La capitaine lui adressa un regard glacé.

— Vous portez vos frusques de Lysie. Ici nous sommes à Myriade. Alors changez-vous.

La honte empourpra les joues de Perelas. Angard soupira de dépit, puis se leva et le mena à travers les couloirs jusqu'à de vastes baraquements : les dortoirs communs et les quartiers des officiers. La gorge de Perelas se serra lorsqu'Angard les dépassa pour aller ouvrir la porte d'une cellule un peu plus loin. Maintenant qu'il était gradé, il avait le droit à une chambre individuelle.

— Vous avez cinq minutes.

Perelas se dépêcha de rentrer et posa son paquetage pour se changer. La pièce était minuscule et froide, simplement meublée d'un bureau, d'un lit et d'une armoire. Une étroite ouverture dispensait une maigre lumière et laissait passer un souffle d'air glacial. Il se sentit vite étouffer, lui qui avait séjourné toute sa vie dans de grands dortoirs.

Il passa prestement son nouvel uniforme, remarquant quelques différences avec ses habits lysiens. Le lin était ici de qualité supérieure et une discrète broderie ornait le col de sa tunique. Perelas l'effleura du bout des doigts. Pas de doute, cette fois-ci et plus de retour en arrière. Il en conçut un mélange de tristesse et d'excitation, mais décida d'ignorer la première émotion en faveur de la deuxième. Enfin il était à Myriade, le cœur des mondes ! Il allait encadrer une unité et aider à faire régner l'ordre, et s'il contentait les anges, peut-être pourrait-il laisser derrière lui sa condition de faible humain et accéder à l'Ascension pour intégrer les rangs des anges !

Gonflé par l'optimisme, il rejoignit la capitaine. Elle l'étudia avec attention, avant de hocher la tête. À nouveau, Perelas ne put dire si elle était satisfaite ou dubitative.

— C'est l'heure de la collation du midi. Vous la prendrez avec les autres officiers. Après ça, je vous présenterai à vos hommes.

Il acquiesça, tout en sachant qu'il ne pourrait rien avaler tant l'angoisse lui nouait le ventre.



Le réfectoire était aussi grand et silencieux que les couloirs. Les soldats de la caserne s'alignaient le long des tables et mangeaient sans bruit. Perelas craignait que le frottement de sa cuillère contre les parois de son écuelle ne se réverbère jusqu'au plafond. Involontairement, il frissonna. Les caporaux assis à sa table levèrent les yeux vers lui. Ses collègues lui avaient à peine adressé la parole quand la capitaine Angard l'avait amené. À l'instar de la gradée, ils s'étaient contentés de le dévisager d'un air froid, qui n'avait pas arrangé le malaise du jeune homme.

L'estomac serré, il se força à avaler son bol. On lui avait toujours appris à s'estimer heureux de ce qu'il avait dans son assiette et à n'en pas laisser une miette. La plupart des habitants de Myriade et des mondes rattachés n'avaient pas cette chance. Perelas reposa sa cuillère uniquement quand son écuelle fut terminée. Puis, il attendit, le regard fixé droit devant lui.

La table d'honneur sur une estrade au fond du réfectoire demeurait vide. Aucun ange, de souche ou issu de l'Ascension, n'était venu glorifier le repas par sa présence. Perelas en ressentit un pincement au cœur. Il se consola en se disant que ce n'était que partie remise.

Angard, installée avec les autres capitaines à une table placée en dessous de celle d'honneur, se leva. Les caporaux l'imitèrent, Perelas également, mais avec un temps de retard, ce qui lui valut un coup d'œil réprobateur de la part d'un des hommes. Angard salua ses pairs, avant de se diriger hors du réfectoire. Une partie des soldats se dressa à son tour, et attendit que les caporaux emboîtent le pas à leur supérieure pour sortir. Perelas tenta de copier au mieux ses collègues. Le protocole des repas différait de celui en vigueur en Lysie. Il faudrait vraiment qu'il apprenne rapidement les us et coutumes afin de ne pas commettre d'impair.

Suivant la capitaine, ils cheminèrent à travers les couloirs, jusqu'à atteindre un escalier, qui menait à une vaste salle battue par les vents. Perelas frissonna, les pans de sa tunique agités par la bise qui hurlait ici. Un coup d'œil jeté par les larges arcades lui donna le vertige. Ils surplombaient le vide.

Rompues à l'exercice, les unités se placèrent en rangs parfaits. Perelas suivit ses collègues, qui s'alignèrent le long d'un mur, près d'une des fenêtres. Percevoir ainsi le néant lui causa des sueurs froides. Il s'efforça de se contrôler, mais sentit peser sur lui le regard des trois autres caporaux. Les hommes avaient terminé de s'installer. La capitaine Angard effectua quelques pas. Puis, elle fit signe aux gradés d'avancer. Ils s'exécutèrent. Ceux déjà en poste prirent la tête de la colonne qu'ils dirigeaient. Indécis, Perelas resta debout à côté d'Angard.

— Voici le caporal Agathon, qui remplace Targon, lequel nous a malheureusement quittés. Puisse la lumière éternelle garder son âme et l'Ascension lui être accordée dans son autre vie.

Les soldats répétèrent en chœur la dernière phrase.

— Je compte sur vous et sur Agathon pour faire honneur aux anges. L'ordre et l'harmonie de cette caserne ne doivent pas être troublés.

Angard pivota vers Perelas.

— J'espère avoir été claire.

Celui-ci opina brièvement, se souvenant des menaces à peine voilées au cas où il faillirait à sa tâche.

— Parfait. Prenez le commandement de votre unité, Agathon. Nous allons maintenant rejoindre le terrain d'entraînement extérieur et entamer les manœuvres.

La capitaine sortit, sa cape flottant derrière elle. Imitant les autres, Perelas donna le signal du départ à sa phalange et ils accompagnèrent leur chef. Il sentait peser sur lui le poids de dizaines de regards inquisiteurs. Une sueur gluante inondait son front. Il appréhendait la suite.



Les événements du reste de la journée donnèrent raison aux pires craintes de Perelas. L'entraînement se déroulait bien en extérieur, mais sur l'une des terrasses : un espace battu par les vents, perché en haut d'une tour vertigineuse. Il crut être malade plusieurs fois rien qu'à sentir le vide autour de lui. Ils étaient si hauts qu'ils pouvaient presque toucher les nuages et s'il s'était écouté, le garçon se serait roulé en boule dans un coin pour oublier ce qui l'entourait. Malheureusement, il avait des responsabilités. Lykos, le chef de sa caserne de Lysie, ne lui avait pas proposé cette promotion à Myriade pour rien. Il devait lui faire honneur.

Perelas lutta contre le vertige pour essayer de diriger au mieux ses hommes lors des manœuvres. Il ne parvint pas hélas à leur faire garder la belle unité qui faisait la réputation des phalanges angélistes. Il y eut beaucoup de couacs, des lignes mal placées, des colonnes en retard par rapport aux autres, des dizaines d'hommes qui se décalaient du reste. Au fur et à mesure que l'exercice progressait, Perelas sentait peser sur lui les regards lourds de ses collègues et celui désapprobateur du capitaine Angard.

Il s'efforça de conserver un visage de marbre et de ne rien laisser paraître de son trouble, même si la panique le gagnait peu à peu à l'idée de ne pas être digne de la fonction de caporal.

L'entraînement toucha par bonheur à sa fin tandis que les rayons du soleil déclinaient derrière les collines nord de Myriade. Quelques portes perchées là-bas étincelèrent sous la lumière rasante. Perelas prit sur lui pour garder son vertige sous contrôle et il se força à admirer les toits qui s'étendaient. La ville resplendissait de couleurs. La vision le réchauffa.

— Caporal Agathon !

La voix sèche d'Angard le rappela à l'ordre. Perelas se replaça devant son unité et suivit le reste des troupes.

Les soldats descendirent un vaste escalier jusqu'à atteindre un étage où régnait un parfum de savon. Le garçon découvrit les douches, aussi blanches et imposantes que l'ensemble de la caserne. Des cabines s'étaient de part et

d'autre, fermées par des portes battantes. Perelas laissa échapper un discret soupir de soulagement. Au moins, c'était comme en Lysie : pas de douche commune, il n'aurait pas à se montrer nu au vu de tous.

Imitant les autres caporaux, il attrapa une serviette, une brosse et un savon posés sur une étagère, remonta au fond de la rangée et sélectionna une cabine où il entra. Se déshabillant, il suspendit ses vêtements à une patère à l'entrée et fila derrière le panneau de bois qui abritait le pommeau. Il actionna la poignée qui déversa sur lui un torrent d'eau, dont la température glaciale devrait le laver de ses impuretés. Il se frictionna vigoureusement, jusqu'à ce que sa peau rougisse. Puis, il arrêta le jet et contourna le paravent pour attraper sa serviette. Elle n'était plus là, pas plus que son uniforme. Perelas se figea. Il frissonna, à la fois à cause du froid et de l'horreur de la situation.

C'était un cauchemar. Il passa la tête hors de la cabine de douche. Les autres étaient sortis, habillés. Ils l'observaient, certains avec un sourire narquois. Au fond du couloir, près de la porte d'entrée, Perelas repéra ses vêtements. Un cauchemar.

Que devait-il faire ? Hurler et les punir ? Testaient-ils son autorité ainsi ? Non, il ne voulait pas être ce genre de chef qui frappait ses subordonnés et les insultait.

Poussant le battant, il s'engagea dans l'allée. Immédiatement, les regards se rivèrent sur lui comme autant d'aiguilles qui le transperçaient. Le feu envahit ses joues tandis qu'on le détaillait et qu'on le jugeait. Il se sentit faible et sale, honteux de sa nudité.

Malgré tout, il se força à marcher d'un pas régulier et à garder la tête haute. Ne pas courir. Ne pas se ridiculiser plus avant. Il atteignit enfin l'étagère où l'on avait posé ses vêtements et attrapa sa serviette. Il se frictionna rapidement et s'habilla la hâte, le lin accrochant sa peau encore humide. Perelas arrangea comme il put sa tunique et ses chausses, pour en lisser les plis. Humilié, il baissa les yeux, tandis que les soldats le rejoignaient. Il percevait leurs regards narquois et hautains. Ravalant sa honte, il accompagna ses comparses, alors qu'ils remontaient au réfectoire.

Comme pour le midi, aucun ange n'était présent, mais un frère se trouvait là, perché sur une chaise, animant le repas avec la lecture de psaumes. Leurs mots simples, rappelant à tous l'importance des règles et de l'obéissance, la mission sacrée des anges et de leurs serviteurs, celle de maintenir l'ordre, l'apaisèrent quelque peu et l'aiderent à affronter la suite avec courage.

Pour la première fois de sa vie, Perelas ne dormirait pas dans un dortoir commun. Lui et les autres caporaux amenèrent les unités jusqu'aux chambres et veillèrent bien à ce que chacun se couche. Puis, il salua ses collègues avant de regagner sa cellule. Il avait l'impression que ses pieds pesaient des tonnes.

Chaque pas vers la minuscule alcôve lui coûtait de l'énergie. Il atteignit la porte, la poussa, entra et referma derrière lui. Les serviteurs avaient allumé une petite lampe à huile, qui diffusait une lumière tremblotante. Perelas déposa ses affaires et s'attabla, rédigeant son premier rapport. Il s'attacha à décrire au mieux la journée, les exercices accomplis, mais il ne mentionna pas l'incident des douches, dont l'humiliation lui cuisait encore.

Quand il eut fini, il se déshabilla, ne gardant qu'une simple tunique et son linge de corps pour dormir. Il se glissa sous les couvertures et souffla la flamme.

Le silence frappa Perelas de plein fouet. Rien. Pas un bruit. Pas de respiration. Pas de ronflement. Pas de draps froissés par un sommeil agité. Pas de murmures. Aucun son qui puisse témoigner d'une présence humaine à côté de lui. Il était seul. La panique commença à le gagner, son souffle s'accéléra. Le caporal s'efforça de se calmer. Peu à peu, l'étau se desserra.

Ce n'était qu'un premier jour. Il était logique qu'il ait du mal à trouver ses marques et normal que les hommes le testent. Il finirait par s'habituer et se forger une place au sein de la caserne. Se répétant en boucle ces paroles, Perelas s'enfouit sous la couverture de laine. Il dort peu et son sommeil fut peuplé de cauchemars.

Elinor

Elinor se présenta à la porte de service des cours spirites alors que les premiers rayons du soleil émergeaient de l'horizon. La jeune fille était anxieuse. Elle avait peu dormi, car une partie d'elle-même lui avait hurlé toute la nuit que ce qu'elle s'apprêtait à tenter était une folie. Elle resserra contre elle les pans de sa cape. Le tissu de laine élimé peinait à la protéger de la fraîcheur du matin. Elinor patienta en dansant d'un pied sur l'autre. Elle se sentait comme piégée à l'ombre de la porte.

Nerveusement, elle observa les alentours pour la centième fois au moins. La cour des papillons se trouvait sur un plateau bas au sud-ouest de Myriade, près des faubourgs extérieurs. Le bâtiment plongeait dans les profondeurs et seules quelques excroissances, qui abritaient les portes, surnageaient en surface. Autour, sur les plateaux voisins, fleurissaient des grappes de maisonnettes, où logeait le plus gros des domestiques. Elinor avait l'intuition que les rayons du soleil, même à son zénith, n'atteignaient pas les cours spirites. Les lieux baignaient dans une ambiance froide et inquiétante. Elinor n'était pas encore entrée dans les souterrains qu'elle se languissait déjà de la lumière du jour. Mais elle ne pouvait pas renoncer, pas maintenant.

Des personnes attendaient comme elle, des domestiques qui venaient prendre leur service. Personne ne parlait, personne ne se regardait, comme si chacun avait peur de reconnaître la présence d'autres êtres vivants. Un grincement de roue troubla ce pesant silence. Un chariot déboucha de l'un des ponts. Le conducteur guida son mulet jusqu'à l'entrée, sans prêter attention à ceux qui patientaient là.

Ils attendirent un moment, avant qu'un raclement ne leur parvienne de derrière les battants. Ceux-ci pivotèrent enfin pour ouvrir le passage vers les souterrains. Des hommes et femmes en livrées, chacun affichant l'emblème d'une famille spirite, apparurent. Aussitôt, le cocher de la charrette se dirigea vers un homme. Les serviteurs s'éparpillèrent, non sans avoir pointé auprès de leur responsable. Elinor avisa la personne qui l'intéressait. Elle devait compter une quarantaine d'années et portait une robe grise et fauve, frappée d'un noctuelle qu'Elinor connaissait bien pour avoir vu sa mère l'arborer. La femme discutait avec un autre domestique. Elinor attendit qu'elle ait terminé avant de s'approcher, tête baissée, gardant une attitude humble.

— Excusez-moi, maîtresse Karlya, appela-t-elle.

L'intéressée se retourna et Elinor sentit peser sur elle le poids d'un regard inquisiteur. Son interlocutrice jugeait la simplicité de sa mise. Elle s'attardait sûrement sur le tissu de la cape, propre, mais usé.

— Qui êtes-vous ? l'interpella rudement la femme.

— Je suis Elinor Aendira, se présenta la jeune fille. Vous... enfin, le clan Noctuelle employait ma mère.

Elle osa relever la tête et vit le visage de l'autre s'adoucir.

— Ah, tu es la cadette d'Aceline, non ? l'interrogea Karlya.

Elinor opina.

— Pauvre Aceline. Emportée par la maladie comme ça. Une vraie tragédie.

À nouveau, Elinor acquiesça. Les larmes commencèrent à lui piquer les yeux. Elle les refoula. Elle s'était promis de rester forte. La femme soupira.

— Je suppose que tu es venue demander si tu pouvais reprendre sa place au palais.

— Oui. Je... j'ai grand besoin d'argent et j'avais espéré que...

Elinor laissa planer sa phrase. Karlya la jugea de nouveau, puis adopta un air désolé.

— Écoute, je ne peux pas te donner son poste. Aceline avait de l'expérience et présentait bien. Je pouvais l'envoyer au service des Passeurs. Toi, tu es trop jeune, trop pâlotte et maigrichonne.

Le cœur d'Elinor sombra dans sa poitrine à ces mots. Elle ne pouvait pas échouer ! La suite de son plan dépendait de son entrée à la cour des papillons !

— S'il vous plaît ! lança-t-elle d'un ton implorant. J'ai besoin de gagner ma vie, et les seuls emplois qu'on m'a proposés étaient... indécents.

Elle laissa bien filtrer le dégoût dans sa voix. Karlya demeura silencieuse, Elinor la sentait pourtant fléchir.

— Je ne supporte plus de rester à ne rien faire et je refuse de me retrouver chez un autre noble répugnant ! Ici, vous me traiterez bien. Ma mère disait que le travail était exigeant, mais que si on s'accrochait et qu'on vous écoutait, tout allait bien.

Karlya hésitait. Elinor leva vers elle un regard implorant. Elle savait à quoi elle ressemblait : une gamine perdue et effarouchée, qui donnait envie qu'on la protège. Elle s'était beaucoup entraînée pour arriver à ce résultat qui faisait fléchir la plupart des gens. Karlya soupira de nouveau, puis se gratta la tempe.

— J'aurais peut-être besoin d'une petite main. D'une dégourdie qui n'a pas peur de se retrousser les manches pour travailler, reconnut-elle. Quel âge as-tu ?

— J'ai seize ans Je suis volontaire et plus forte que j'en ai l'air.

La remarque arracha un sourire à la femme.

— Je n'en doute pas. Eh bien, Elinor, je te prends à l'essai aujourd'hui. Nous verrons pour la suite.

— Merci, maîtresse Karlya, répondit la jeune fille en s'inclinant.

— Viens. Nous allons te trouver un uniforme.

Jubilant intérieurement, Elinor emboîta le pas à la responsable des serviteurs. Elle la suivit à travers des couloirs peuplés de domestiques, jusqu'à un escalier qui descendait dans les profondeurs. La lumière du jour déclina pour laisser la place à celle de bougies. Il y en avait des centaines. Des chandelles de toutes formes, des lumignons et des candélabres. Elinor commença à se sentir mal. Rapidement, elle eut l'impression d'étouffer et de s'enfoncer dans une tombe. Les rares sons qui lui parvenaient étaient feutrés, comme si l'obscurité les asphyxiait. Elinor riva ses mains tremblantes sur le devant de sa robe. Ne pas flancher.

Karlya la mena d'escalier en escalier, de palier en palier, puis s'arrêta à un étage et s'engagea dans un dédale de couloirs. Elinor s'efforça de retenir l'itinéraire emprunté. Cela pourrait toujours servir et lui permettait de se concentrer sur quelque chose de concret et de laisser de côté son malaise grandissant. À plusieurs carrefours elle nota des symboles, des papillons de nuit de différentes formes. Sa défunte mère lui avait expliqué qu'il s'agissait des marques des familles. Il existait des zones communes à tous, mais chaque clan possédait son propre territoire. Si elle était prise, Elinor devrait mémoriser ce plan.

Karlya l'amena jusqu'à une vaste pièce d'où émanait une douce chaleur mêlée d'odeurs alléchantes. Le ventre d'Elinor gargouilla. La jeune fille n'avait pas mangé depuis la veille. Karlya se retourna vers elle et Elinor baissa la tête, honteuse. L'endroit où elles se trouvaient était haut de plafond et abritait la cuisine et l'office des domestiques. Une femme s'activait derrière les fourneaux et houspillait une armée de commis. À côté se tenaient des serviteurs en livrée, des plateaux vides à la main. Quand la cuisinière les appelait, ils venaient chercher bols et assiettes avant de repartir.

— Yao ! interpella Karlya.

Un homme entre deux âges leva la tête de l'inspection d'un plateau et s'approcha de Karlya. Il avisa Elinor.

— Une nouvelle ?

— Oui, elle est à l'essai aujourd'hui. Trouve-moi de quoi l'habiller.

Il étudia Elinor d'un air dubitatif.

— Elle est pas bien épaisse... Je suis pas sûr d'avoir sa taille.

— Débrouille-toi, je veux la mettre au service d'ici un quart d'heure. Avec Debrah qui nous a fait faux bond...

— Au service ? Elle tiendra jamais le choc.

Une partie d'Elinor enrageait de les entendre ainsi parler d'elle comme si elle n'était pas présente. Elle se mordit l'intérieur de la joue pour ne pas répondre et se força à garder la tête baissée. Elle devait être engagée coûte que coûte. Yao finit par capituler et partit dans une réserve, d'où il fit signe à Elinor de le rejoindre. Après une hésitation, la jeune fille traversa la cuisine, et déboucha dans le réduit encombré d'étagères. Yao tira une robe d'un portant et la lui jeta.

— Essaye ça.

Elle attrapa le vêtement et se glissa derrière le paravent que Yao lui indiqua. Nerveusement, elle retira sa cape et sa vieille robe de lin, avant d'enfiler la tenue. Elle était bien trop large, mais se portait heureusement avec une sorte de tablier dont Elinor se servit pour resserrer le tout. Elle repassa devant le paravent. Yao et Karlya l'attendaient. Cette dernière hocha la tête en la voyant.

— Ça fera l'affaire. Allez, viens.

Dans la cuisine, le ballet des domestiques continuait.

— Zemira ! appela Karlya. Je t'envoie quelqu'un pour remplacer Debrah.

Zemira, une femme d'une trentaine d'années aux yeux cernés, soupira, avant de coller un plateau entre les mains d'Elinor.

— Allez, on est déjà en retard.

Elinor la suivit hors de la cuisine, en compagnie des autres serviteurs. Sur la dizaine de domestiques qui se pressait là, chargés de plateaux, la plupart l'ignorèrent. Quelques-uns lui jetèrent un regard, mélange curieux d'intérêt et de lassitude, deux la dévisagèrent avec un drôle de sourire. Elinor mémorisa leurs visages : une jeune femme aux cheveux noirs, un homme au teint blême et à la tignasse claire. Il faudrait se méfier d'eux. Veillant bien à maintenir une certaine distance entre ces deux-là et elle, Elinor suivit les autres dans les escaliers.

évéla aussi harassant que ce qu'elle avait escompté. Elle monta et descendit des volées interminables de marches, portant de lourds plateaux afin d'aller nourrir les Passeurs, les Chuchoteurs et tous ceux qui s'occupaient des portes des esprits. Elinor s'efforça d'accomplir la tâche au mieux : elle se montra diligente et alerte, tout en gardant les yeux baissés. Comme elle s'y attendait, l'homme et la femme qu'elle avait repérés tentèrent à plusieurs reprises de la faire tomber, dont une à l'entrée des escaliers. Elle les esquiva. Elle connaissait les personnages dans leur genre : ils aimaient s'en prendre aux nouveaux, qu'ils devaient considérer comme des proies faciles.

Une fois le service des repas terminé, Elinor repartit à l'office des domestiques. Là, Karlya lui donna un balai et un seau pour nettoyer les

couloirs. Il fallait que la lumière des chandelles puisse se refléter dans le marbre noir des sols. Elinor obéit sans discuter.

Elle suivit ses collègues dans les passages, mémorisant les lieux. Il y avait de quoi attraper une sérieuse migraine. Comme sa mère le lui avait raconté, les cours spirites s'étendaient sur des dizaines de lieues en souterrain. Elinor se trouvait pour l'heure dans le fief des Noctuelle, elle n'avait rien à craindre des autres familles spirites. Non, le danger viendrait d'abord de l'intérieur.

La jeune fille resta avec le gros des domestiques, avant de repérer l'homme et la femme qui l'observaient avec animosité. Elle réfléchit un instant, pesant le pour et le contre, et prit une décision. Autant régler ce problème tout de suite. Elle laissa ses camarades progresser dans le nettoyage du couloir et partit dans un corridor sur la gauche. Feignant d'être absorbée par sa tâche, elle avança dans le passage désert. Quelques chandelles plantées dans le mur l'éclairaient sur sa longueur. Elinor put ainsi voir les ombres de ses deux poursuivants se rapprocher. Elle abandonna son seau et s'aventura plus loin pour les attirer à elle. Elinor s'abaissa comme pour récupérer le sol et récupéra le couteau dissimulé dans un étui le long de sa cheville.

— Hep ! La pouilleuse !

Elinor se releva doucement et se retourna. L'homme était là, le pied sur son seau. La femme la regardait en ricanant.

— Je ne ferais pas ça si j'étais toi, l'avertit Elinor. Je ne veux pas d'ennui.

Le rustre poussa le seau du pied et en renversa le contenu sur le dallage. Elinor lâcha un soupir. Elle avait vaguement espéré éviter la confrontation. Ce genre d'engeance ne comprenait hélas qu'un seul langage.

— Ramasse, souillon, cracha la femme.

Elinor attrapa son balai et s'avança vers la flaque d'eau. Arrivée à portée, elle releva le manche dans un geste brusque, qui percuta son ennemie à la tête. Celle-ci tomba au sol avec un cri. Elinor avait attaqué pour l'étourdir et non la blesser, elle en serait quand même quitte pour une bonne bosse. L'homme rugit et se rua sur Elinor, dans la ferme intention de lui assener un direct. La jeune fille le laissa venir et se baissa pour esquiver la frappe, lancée avec la subtilité d'un coup de massue. Elle passa derrière lui, l'attrapa par les cheveux, et appliqua la lame glaciale de son poignard sur sa gorge. Le domestique se figea.

— Comme je l'ai dit, souffla Elinor, je ne veux pas d'ennui. Mais si vous me cherchez, alors vous me trouverez. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui ! couina l'autre.

Elinor le lâcha. Il tituba jusqu'à sa compagne. La jeune fille les toisa. De pathétiques brutes de bas étage... Elle en avait maté des plus coriaces dans le terrier d'où elle venait.

— Maintenant, nettoyez-moi ça, ordonna-t-elle.

Elle s'éloigna à grandes enjambées, ramassant son seau au passage. S'ils étaient malins, ils ne lui causeraient plus de problèmes. Sinon, il faudrait envisager des mesures plus drastiques. Quelques personnes de son terrier lui devaient des faveurs. Il serait temps de solliciter leur paiement. Elle rejoignit les autres domestiques et remarqua que Karlya se trouvait là.

— Un souci ? s'enquit l'intendante.

— Non, madame, répondit Elinor. J'ai simplement renversé mon seau et deux de mes camarades se sont proposés pour m'aider.

Elle garda un ton parfaitement innocent. Karlya la dévisagea, avant qu'une ombre de sourire n'étire ses lèvres. Elle connaissait sa brigade. Elle n'était pas dupe.

— Bien. C'est l'heure de la pause. Le cuisinier te mettra double ration. On va te remplumer avant l'hiver et les grands vents. Sinon, tu risques de t'envoler.

Ce fut au tour d'Elinor de sourire, car la proposition de l'intendante valait offre d'embauche. Elle avait réussi la première étape de son plan.



Elinor ne sortit des souterrains que lorsque le soleil fut couché. Harassée de fatigue, elle tituba au-dehors, goûtant le vent frais sur son visage. Les autres domestiques ayant fini leur service s'égaillèrent dans les rues et la jeune fille jugea bon de les imiter. De jour, l'abondance des cours spirités n'était pas particulièrement accueillant. De nuit, il devenait sinistre. Des bourrasques soufflaient entre les maisons et charriaient d'étranges plaintes, comme si les fantômes qui hantaient les souterrains s'aventuraient aussi à l'extérieur. Elinor frissonna.

Les gens de bas étage ne résidaient pas au sein des cours. Les chambres étaient réservées aux suivants et dames de compagnie, qui s'occupaient personnellement des Passeurs. Le reste des petites mains logeait dans les plateaux voisins, ou dans des terriers, comme Elinor. Elle s'estimait heureuse, car elle n'avait qu'une heure de marche, d'autres venaient de plus loin.

La jeune fille remonta des rues qui s'enténébraient peu à peu. Les abords de la cour étaient éclairés, mais au fur et à mesure qu'elle progressait en direction de sa maison, la lumière diminuait. Bientôt, il ne demeura plus que le halo de quelques réverbères et la lueur des étoiles pour la guider. Qu'importe, elle connaissait le chemin.

Elle traversa plusieurs rues et atteignit un pont, qui descendait vers une

section inférieure. Elinor l'emprunta et se retrouva dans des artères familières qui allaient en rétrécissant. Les maisons grandirent et s'empilèrent jusqu'à obscurcir totalement sa vision. Elinor n'eut pas le choix, elle tira de son paquetage une bougie, qu'elle alluma grâce à un silex. Elle sortit également son couteau et se tint prête. Elle n'aimait pas circuler ainsi dans le quartier à la nuit tombée avec cette lumière qui faisait d'elle une proie bien trop facile.

Des ombres s'agitèrent alors qu'elle dépassait une ruelle. Elinor pressa le pas. Les gars du terrier la connaissaient. Certains avaient appris à leurs dépens qu'il valait mieux ne pas se frotter à elle. Dans le noir, ils pouvaient ne pas la reconnaître et tenter leur chance quand même. Elinor s'était assez battue pour aujourd'hui et aspirait simplement à rentrer chez elle. Une bonne étoile, ou les dieux de ses ancêtres, l'écoutèrent. Elle arriva à la place aux soupirs, poétique nom pour désigner une trouée entre des empilements de baraques. D'ordinaire, les gars du coin aimaient traîner là à discuter ou à s'abrutir de mauvais vin ou de gnôle frelatée. Ce soir, ils avaient décidé de passer le temps ailleurs. Elinor rasa les murs jusqu'à atteindre l'escalier escarpé qui menait à sa chaumière. Enfin, « chaumière » était un bien grand mot pour cet amoncellement de planches qui tenait plus de la cabane que de la vraie maison. Il la maintenait à peu près au sec et au chaud et il se situait suffisamment haut pour parfois bénéficier de la lumière du jour. Un luxe comparable à l'accès à un puits dans ce quartier.

Alors qu'elle s'engageait dans la dernière section des marches, une porte s'ouvrit sur son passage, Elinor tressaillit et leva son couteau. Elle se détendit en reconnaissant la vieille Hylde, sa voisine.

— Alors ? l'interrogea celle-ci.

Elinor se força à sourire d'un air assuré.

— Tout va bien, je suis acceptée.

Les yeux dorés d'Hylde s'éclairèrent. Elle sortit de sa maison pour agripper la jeune fille.

— Je suis contente pour toi, ta mère serait fière.

La mention ternit le sourire d'Elinor, mais Hylde ne parut pas le remarquer.

— Des nouvelles de Kerwyn ? s'enquit-elle.

Cette fois, Elinor ne put masquer son trouble. Elle secoua la tête. Hylde passa un bras autour de ses épaules.

— Il va revenir, j'en suis sûre. Il a dû être retenu quelque part. Tu sais comment sont les garçons à cet âge-là. Il doit être coincé dans le lit d'une fille.

— Sans doute, capitula Elinor.

Elle souhaita bonne nuit à sa voisine et fila chez elle. La mesure était aussi déserte et silencieuse que lorsqu'elle était partie. Il manquait la douce

présence de sa mère, emportée par la maladie quelques mois auparavant. Il manquait le rire de son frère. Son frère, qui avait toujours été là pour elle, qui lui avait appris à se battre et à jouer du couteau, et toutes les ficelles pour survivre dans ce trou à rats.

Elinor serra les poings. Kerwyn n'était pas dans un autre quartier, occupé à courir la gueuse. On l'avait enlevé, Elinor le savait. Tout comme elle avait la certitude que des réponses se trouvaient au cœur des cours spiritites.

Emericus

La porte du Renoncement formait une présence massive et pesante derrière Emericus. Le démon, agenouillé sur le dallage froid, mains posées à plat sur les cuisses, se forçait à l'immobilité. La porte lâchait parfois plaintes et murmures qui commençaient à lui porter sur les nerfs. Emericus respira profondément, fermant les paupières. La bête intérieure était calme pour l'instant, mais Emericus savait qu'elle ne demandait qu'une occasion pour se réveiller.

Un râle résonna, accompagné du raclement de griffes acérées. La chose qui habitait l'esprit du démon gronda en retour. Il refusa de lui céder. Derrière la porte, les griffures s'amplifièrent.

Emericus se leva pour se tourner et faire face à la porte du Renoncement. Enchâssée dans une paroi sombre, elle dressait devant lui ses battants d'obsidienne, couronnés de montants d'os blanchi. Comme si elle avait senti l'attention d'Emericus, la créature de l'autre côté redoubla ses attaques, hurlant tandis qu'elle se jetait contre la pierre qui lui barrait la route. La porte du Renoncement ne bougea pas, bien que, à la lueur des bougies qui éclairaient la salle, Emericus crut voir les battants trembler l'espace d'une seconde.

Le démon attendit, ses mains prêtes à saisir les couteaux rituels qui pendaient à sa ceinture. Rien ne vint. Il se détendit et goûta l'imposante immuabilité qui émanait de la porte. Il osa alors s'approcher et poser une paume sur la pierre. Son corps frémit à ce contact et les cicatrices de son dos le lancèrent. Il laissa la douleur le traverser et soupira. De l'autre côté, il percevait la présence d'un démon sauvage. Cette bête assoiffée de sang s'acharnait sur cette barrière qui le maintenait prisonnier de son monde.

— Patience, frère. Tu n'es pas encore prêt à passer la porte du Renoncement, déclara Emericus.

Il ignorait si la créature avait entendu, ou même compris, ces mots, mais les attaques cessèrent. Emericus attendit un instant, avant d'aller se rasseoir dos à la porte. Il ferma de nouveau les yeux et se plongea dans une profonde méditation.

Il ne sut combien de temps s'était écoulé quand un bruit troubla sa transe. Il rouvrit les paupières. Cette fois, les sons ne provenaient pas de la porte, mais de l'escalier qui menait à la salle du Renoncement. Emericus se redressa et lissa les plis de son ample pantalon. La relève était-elle déjà arrivée ? Mais en lieu et place d'Althea de l'Esprit Triomphant, il vit surgir la face pâle et inquiète d'Alceste, l'un de ses frères de la Douce Agonie.

— Emericus ! s'exclama-t-il en déboulant dans la pièce.

Le démon nota tout de suite les marques de griffes qui zébraient le torse étriqué d'Alceste. Les plumes qui encadraient son visage aux traits aviaires étaient marbrées d'écarlate.

— Valens a besoin de toi ! C'est Fulvius, on n'arrive pas à le maîtriser !

— Je suis de garde, objecta Emericus.

— Je sais, mais c'est une urgence. Fulvius est en train de s'écarter de la voie.

Emericus hésita, tirillé entre son devoir de garder la porte et ses obligations envers son ordre.

— Je te remplace ici. Vas-y, s'il te plaît, il a vraiment besoin de toi ! insista Alceste.

Pour qu'il se montre aussi pressant, l'heure devait être grave. Emericus acquiesça. Pas le temps de remplir le registre de présence, il remonta les escaliers quatre à quatre et déboucha dans un hall brillamment éclairé par des lanternes. La vive clarté, après la pénombre de la salle, le surprit et il mit quelques secondes avant de s'orienter vers l'aile de la Douce Agonie. Il traversa les couloirs au pas de course, et croisa Julia, une démonsse de la Rage Combattante. Son visage écaillé se riva sur Emericus et dans ses yeux couleur souffre, il lut de la suspicion.

Il atteignit un escalier dans lequel il s'engouffra. Il grimpa sans s'arrêter jusqu'à un palier, d'où provenaient des râles atroces. Emericus marqua une pause tandis que sa bête intérieure grondait. Elle avait entendu les rugissements et les cris, elle voulait se mêler à la curie. Emericus se figea le temps que sa respiration se calme et qu'il reprenne le dessus. Il atteignit la porte, source des hurlements. Jugeant que Valens ne lui en tiendrait pas rigueur, il poussa le battant et entra directement.

Valens était aux prises avec Fulvius, qui tourna vers Emericus un faciès léonin. Il banda ses muscles puissants et Valens, malgré sa constitution sèche et nerveuse, peina à le retenir. Il affichait des ecchymoses et des marques de griffures semblables à celles d'Alceste. Fulvius grogna à l'intention du nouveau venu. Le démon ne cilla pas et se borna à enregistrer tous les détails de la scène : des coussins en pièces, un fauteuil renversé, une étagère et son contenu à terre. Du sang. Emericus contrôla sa bête intérieure qui frémit à cette vue. Il riva son regard dans celui de Fulvius.

— Sont-ce des manières ? s'enquit Emericus d'un ton polaire.

Son interlocuteur rugit de plus belle. Il se débattit, projetant Valens au sol, et se rua sur Emericus, toutes griffes dehors. Celui-ci ne bougea pas d'un pouce, mais tendit une main, la refermant sur la gorge de son adversaire. La

bête intérieure feula dans son esprit. Elle voulait se battre, elle avait envie de sang. Emericus ne céda pas à son impulsion de serrer, serrer encore jusqu'à faire craquer les cartilages de Fulvius. Celui-ci se débattit. De sa main libre, Emericus attrapa son bras droit et, d'une torsion du buste, il l'amena au sol, où il le maintint en appuyant sur sa trachée.

— Tes manières, Fulvius ! gronda-t-il.

L'autre était au-delà de toute raison. Il grognait, bavait et essayait de se libérer en griffant. Emericus l'empêcha de se relever et de fuir. Valens s'approcha et remercia Emericus d'un signe de tête. Puis il posa la paume sur le front de Fulvius. Celui-ci tressaillit. Ses mâchoires claquèrent dans le vide. Ni Emericus ni Valens ne se laissèrent impressionner. Ce dernier tira d'ailleurs l'un de ses couteaux de cérémonie de sa ceinture.

— Reprends-toi, Fulvius, admonesta-t-il le démon emprisonné. Tu as Renoncé, tu ne dois pas t'écarter de la voie !

En réponse, Fulvius rugit de plus belle et tenta une nouvelle fois de mordre. D'une main d'acier, Emericus le maintint sous contrôle.

— Tuer... feula Fulvius.

La bête intérieure d'Emericus gronda à ces mots.

— Ça suffit ! Ce n'est pas toi qui parles ! tonna Valens.

— Éventrer et boire le sang !

Ces mots éveillèrent un écho chez Emericus, qui se trouva à lutter à la fois contre un Fulvius déchaîné et contre ses propres pulsions. Il relâcha son contrôle un bref instant. Fulvius en profita pour se débattre. Il réussit à se dégager et essaya de saisir la gorge d'Emericus. Le démon tourna la tête, ses cornes frappèrent Fulvius. Celui-ci glapit et planta ses crocs dans le bras droit d'Emericus. La douleur fusa et lui redonna de la clarté. Il raffermi sa prise, clouant le forcené au sol. Valens entailla le bras de Fulvius et dut renouveler trois fois l'opération avant que son patient ne se calme. Emericus ne le lâcha pas pour autant.

— Tu es membre de la Douce Agonie, tu as Renoncé aux voies brutales des démons sauvages. Tu as choisi de ne plus suivre tes instincts, mais de te soumettre à la Sainte Douleur, martela Valens.

Il taillada de nouveau le bras de Fulvius, dont la respiration se fit saccadée.

— La douleur te rend ta lucidité. Elle te redonne ton contrôle et les rênes de ta vie. Tu ne dois pas céder. Concentre-toi et résiste à tes pulsions.

Emericus osa lâcher une main et la pressa sur l'une des entailles de Fulvius. Celui-ci gémit. Emericus connaissait la douce brûlure que procurait ce genre de plaie, la clarté d'esprit qui suivait...

— Valens ? articula Fulvius.

— Oui. Je suis là. Accroche-toi.

Valens lui saisit l'autre bras et l'érafla rapidement à trois reprises. L'odeur métallique du sang monta aux narines d'Emericus et l'enivra. Par Faustus ! Il n'allait pas flancher maintenant ! Pas quand Valens avait besoin de lui !

— Valens, les voix... elles me parlent. Elles refusent d'obéir. Elles ont soif !

— Et toi, que souhaites-tu ?

— Je... Je... balbutia Fulvius. Je ne veux pas tuer ou faire de mal.

— Alors, ressaisis-toi.

— Aide-moi, s'il te plaît, gémit Fulvius.

Emericus jugea que Fulvius avait regagné assez de contrôle pour qu'il puisse le lâcher. Doucement, il desserra son étreinte et se releva. Fulvius tourna la tête vers lui et parut s'apercevoir de sa présence. Son regard tomba sur le bras d'Emericus qui saignait toujours là où il l'avait mordu et griffé. Son visage refléta une profonde horreur.

— Oh, Emericus ! gémit-il.

— Ce n'est rien, répondit celui-ci.

La honte envahit les traits léonins de Fulvius.

— Je me suis écarté de la voie, se morigéna-t-il.

— Tu as lorgné vers les côtés, corrigea Valens. Ta volonté a flanché. Je peux t'aider à l'affermir.

Il se retourna et alla ouvrir un coffre de bois qui avait échappé au carnage. Il en tira un fouet et se planta devant Fulvius. Il adressa un bref regard à Emericus, ainsi qu'un hochement de tête. Fulvius avait suffisamment repris le contrôle, Valens remerciait Emericus pour son intervention, mais il pouvait maintenant les laisser sans crainte. De plus, il lut dans les yeux de Fulvius une honte qui le motiva à ne pas imposer sa présence. Il l'appréciait trop pour cela.

Il sortit et retrouva le silence du couloir. Comme si elle attendait ce moment de répit, la bête intérieure attaqua. Elle avait aimé le combat et la confrontation. Elle en voulait plus. Pourquoi ne pas descendre dans le hall et tendre une embuscade ? Sauter à la gorge du premier venu ? Se baigner dans son sang ? Emericus réalisa qu'il avançait en direction des marches. Il s'arrêta net, tira l'un de ses couteaux et s'entaille le bras. Un bref aiguillon de douleur remonta le long de ses nerfs. Ce n'était pas assez pour faire taire la bête, juste suffisant pour regagner un peu de contrôle. Emericus partit à l'opposé, vers un deuxième escalier qui menait vers les hauteurs. Il avala les marches jusqu'à atteindre l'étage de ses appartements. Là, il ouvrit sa porte, la referma et verrouilla derrière lui. Délaissant le salon de lecture, la chambre ou le balcon, il se rua dans l'alcôve enténébrée qui lui servait de

salle de méditation. D'une main tremblante, il alluma des bougies, avant de s'agenouiller sur le sol de marbre noir. Les murmures de la bête intérieure étaient devenus un rugissement. Emericus prit l'un de ses couteaux et s'entailla frénétiquement le bras. Le sang teinta sa peau blanche. La douleur finit par fuser et réduire la bête au silence. Le démon rejeta la tête en arrière, ferma les yeux et inspira. Il se concentra sur la brûlure de la lame. Ne pas prêter attention à la voix et à ses promesses de carnage.

Lentement, Emericus regagna le contrôle. Il perdit la notion du temps, focalisé sur sa respiration, et ne rouvrit les paupières que lorsqu'il se sentit prêt. La bête s'était tue. Emericus était vidé de toute son énergie. Malgré tout, il ne pouvait se permettre de céder à l'oisiveté. Il devait retourner voir Valens pour vérifier que tout allait bien, et retrouver Alceste à la porte. À moins que le tour de garde ne soit terminé. Il avait vraiment perdu la notion du temps.

Emericus se releva et quitta ses appartements. Il descendit d'abord chez Valens, mais n'y trouva personne. Il rejoignit alors le grand hall qui menait à la porte du Renoncement. Il le découvrit habité par une foule de démons de tous les ordres qui se pressaient là. Tension et inquiétude faisaient vibrer l'air. Emericus n'aima pas cela. Il repéra Augusta, une sœur de la Douce Agonie, et s'approcha d'elle.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-il.

Elle tourna vers lui un visage bouleversé.

— La porte du Renoncement a été activée. Un démon sauvage s'en est échappé !



Emericus mit un moment à comprendre ce qu'Augusta lui avait dit. Un démon échappé. Une activation spontanée de la porte. Ce n'était pas arrivé depuis plus d'un siècle. Alceste ! Pourvu qu'il aille bien ! Il se tira de sa torpeur et joua des coudes pour passer à travers la foule des curieux. De par sa haute stature, Emericus dépassait ses semblables de presque une tête. On lui avait déjà dit qu'avec son mufle félin, ses quatre cornes spiralées et son teint de craie où brillaient deux iris bleus, il imposait le respect. Emericus profita de cette autorité naturelle pour qu'on s'écarte devant lui. Il atteignit ainsi l'escalier qui menait à la porte du Renoncement. Deux femmes attendaient en bas des marches. À leur physique athlétique, leur peau couturée de cicatrices et leurs yeux brûlants, il reconnut des disciples de la Rage Combattante.

— Bonsoir, mes sœurs, j'ai ouï dire qu'il y avait un problème avec la porte du Renoncement.

Elles demeurèrent silencieuses et le fixèrent.

— Je suis Emericus, apôtre de l'ordre de la Douce Agonie.

— Nous savons qui tu es, lâcha enfin l'une d'elles.

— Alors, pourquoi ne pas me permettre de passer ?

L'agacement effilochait sa patience et il sentait croître les grondements de la bête intérieure.

— Le cardinal Falx a ordonné de ne laisser entrer personne sans son autorisation, déclara l'une des sœurs.

— Depuis quand la volonté de l'Absolue Rigueur fait-elle loi ? Depuis quand suivez-vous les commandements d'un cardinal autre que le vôtre ? rétorqua Emericus.

L'une des femmes agita sa tête cornue et darda sur Emericus un regard ardent de colère. Le démon se permit un sourire, qui dévoila ses crocs acérés. Il se murmurait que la Rage Combattante avait perdu des membres et de l'influence, et que ce n'était qu'une question de temps avant qu'un ordre plus puissant, comme celui de l'Absolue Rigueur, ne l'absorbe. Ce qu'Emericus voyait là confirmait ses soupçons. Visiblement, certains n'appréciaient guère cet état de fait, car les deux gardes s'écartèrent.

— Allez-y. Mais pas d'incartade.

— À défaut de nous imposer les mêmes règles de vie, nous cherchons la même chose, lui rappela Emericus en passant.

Il dévala l'escalier jusqu'à rejoindre la salle du Renoncement, qu'il avait quittée plus tôt. Une dizaine de démons étaient rassemblés là autour de la porte. Ils tournèrent la tête vers Emericus dès qu'il arriva. Celui-ci les salua et se plaça près de Domitia, cardinale de l'ordre de la Douce Agonie.

— Je suis venu dès que j'ai appris, souffla Emericus.

La cardinale opina, le front plissé par l'inquiétude, ses yeux encore plus rouges que d'ordinaire fixés sur la porte du Renoncement.

— Elle a été ouverte, murmura-t-elle.

— On m'a dit, commenta Emericus.

Il scruta les battants noirs de nouveau clos. Les cicatrices de son dos, vestige des ailes qu'il avait perdues lorsqu'il avait Renoncé, le lancèrent. Emericus remercia la porte pour ces vagues de douleur qui l'aidaient à rester concentré. Il avisa une flaque de sang sur le sol.

— Où est Alceste ? souffla-t-il.

Domitia ne répondit pas et Emericus eut un très mauvais pressentiment. Il détacha son regard pour observer les autres démons. Se trouvaient là le chef de l'Absolue Rigueur et celui des Justes Désirs, avec chacun deux de leurs apôtres. Derrière se tenaient les cardinaux de l'Esprit Triomphant, de la Rage Combattante, de la Transcendante Nature, des Bâtisseurs Éternels

et de la Mémoire Salvatrice. «Le beau monde des cours du Renoncement», songea Emericus. Falx de l’Absolue Rigueur releva la tête et darda sur lui un regard tranchant. Tout en muscles longs et os saillants, il évoquait une lame de couteau vivante à Emericus.

— Nous sommes ravis de te voir enfin, Emericus, jeta-t-il.

— Où est Alceste ?

Althea, cardinale de l’Esprit Triomphant, le fixa de ses yeux fauves et fit claquer ses mâchoires.

— La salle était vide quand je suis venue commencer mon tour de garde. Je devais prendre ta suite, d’ailleurs. Pourquoi n’étais-tu pas à ton poste ?

Emericus lança un bref regard à Domitia, cherchant son appui. La cardinale approuva d’un hochement de tête. Il pouvait parler, même si cela concernait les affaires internes de l’ordre de la Douce Agonie. Le démon raconta donc comment Alceste avait déboulé pour l’envoyer au chevet de Fulvius.

— Et après être sorti de chez Valens, pourquoi ne pas être revenu ?

Emericus hésita. Il lui coûtait d’admettre la vérité à voix haute devant des étrangers à son ordre.

— La bête intérieure parlait fort. J’ai préféré la faire taire tout de suite.

Althea appartenait à un courant qui prônait le Renoncement par l’exaltation de l’esprit et de l’intelligence. Elle adressa un regard dégoûté aux bras d’Emericus qui portaient encore les traces de sa méditation.

— Je vois ça, nota-t-elle. Dans tous les cas, quand je suis arrivée, j’ai trouvé ceci.

Elle tendit à Emericus un objet, qu’il prit avec une certaine émotion. Une plume. Elle était d’une blancheur métallique et ses arêtes coupaient comme l’acier. Pas de doute, elle provenait des ailes d’un démon qui s’était soustrait au Renoncement.

Emericus s’efforça de garder un visage neutre, mais son âme rugissait de tourments. Une partie de lui était jalouse du démon sauvage qui avait pu s’échapper sans subir la même mutilation. À nouveau, ses cicatrices le lancèrent.

Comment cela était-il possible au juste ? Le dernier avait ravagé un terrier avant qu’on parvienne à l’abattre. Quand il était novice, on avait raconté à Emericus les dégâts causés par cette bête et on avait renforcé les sécurités après cela.

— Il faut retrouver cette créature au plus vite ! annonça Falx, comme s’il avait lu les pensées d’Emericus.

— C’est une évidence, répliqua Domitia.

Horace, le cardinal des Justes Désirs, approuva d’un hochement de tête.

— Découvrons aussi ce qui est arrivé à votre frère Alceste, lâcha perfidement Althea. C'est étrange qu'il ne soit plus là. Et cette flaque de sang...

Emericus n'aima pas les insinuations qui sous-tendaient ses propos. Alceste était intègre, il n'en doutait pas. Il serra les poings. Domitia posa une main sur son bras. La pointe de ses griffes le rappela à l'ordre.

— Ce n'est pas l'heure des accusations, mais l'heure de l'union, déclara la cardinale d'une voix tranchante.

Elle parcourut les visages du regard, comme pour les mettre au défi de la contredire.

— Organisons d'abord une fouille des cours du Renoncement. Que chacun vérifie ses quartiers. Le démon n'est peut-être pas loin. Et renforçons la garde de la porte. Désormais, je préconise que pour chaque étage, un frère ou une sœur de chaque ordre soit présent. Cela vous satisfait-il ?

Personne ne trouva à redire à cette sage proposition. Emericus, lui, bouillonnait de peur et de colère. Une inquiétude sourde nouait son ventre. Où était Alceste ? Domitia n'avait pas lâché son bras et l'entraîna vers la sortie.



La fouille des cours ne donna rien. Ils inspectèrent chaque appartement, chaque recoin. Emericus grimpa sur les toits des tours. Rien. Domitia désigna une dizaine de frères et de sœurs, qu'elle plaça sous la direction de Valens et qu'elle envoya patrouiller dans les couloirs au cas où. Puis, elle commanda à Emericus de la suivre dans ses propres quartiers.

Ils se situaient trois étages en dessous de ceux du démon et bénéficiaient d'une vaste terrasse ainsi que d'un grand bureau et d'une cheminée. Il y brûlait un agréable feu. Domitia se laissa tomber dans l'un des fauteuils près de l'âtre et indiqua à Emericus d'un geste de verrouiller la porte. Il s'exécuta, puis alla s'asseoir en face de sa cardinale. Domitia se massa les tempes, l'air épuisé.

— Quelle catastrophe, soupira-t-elle.

— C'est un coup monté de l'Absolue Rigueur ! Ils utilisent une activation spontanée comme ça pour nous mettre en cause ! gronda Emericus.

Sa supérieure lui adressa un long regard, ses yeux rouges contrastant avec sa peau verte et écailleuse.

— Nous blâmer en public, insinuer que j'ai abandonné la porte sans surveillance... Oser accuser Alceste.

L'outrage laissa Emericus sans voix. Il ouvrit et ferma les mains songeant à quel point il serait doux de river ses griffes sur la gorge décharnée de Falx et de serrer jusqu'à ce que toute vie s'éteigne...

— Reprends-toi ou je le ferai pour toi.

Le ton calme de Domitia le rappela à l'ordre.

— Pardon, cardinale.

Il se força à respirer profondément et pinça les coupures à son bras. Elles avaient presque complètement cicatrisé, mais lui accordèrent quand même une piqûre de douleur. Un peu de lucidité lui revint, lui permettant de regagner du contrôle. Cela faisait des années qu'il n'avait pas eu besoin de la punition d'un autre pour chasser la bête intérieure, il n'entendait pas commencer maintenant.

— Assieds-toi, lui ordonna Domitia.

Elle désigna un siège en face. Emericus obéit. Il admira la maîtrise de sa cardinale. Rien ne parut sur sa face écailleuse, nul tourment, nulle pulsion.

— Aucune nouvelle d'Alceste, nota-t-elle. C'est inquiétant.

— Il... Il n'aurait pas pu activer la porte, non? demanda Emericus.

Il s'en voulait de douter ainsi de son frère, mais la question devait être posée.

— Non. Il est trop droit pour ça, répondit Domitia. Et ce sang sur le sol... J'ai peur que ce soit le sien.

Elle tourna la tête vers le feu, offrant à Emericus son profil reptilien et acéré.

— Lamia est en retraite sur Aleth. Valens a fort à faire avec les novices. Sans parler des patrouilles...

Pour la première fois, il sentit de la lassitude dans sa voix.

— Cela ne me laisse que toi comme apôtre, déclara Domitia.

Emericus acquiesça, tout en sachant que ça n'augurait rien de bon pour sa tranquillité.

— Tu n'aimes pas les jeux politiques, Emericus. Pourtant, tu y excellerais si tu voulais bien t'y appliquer.

Le démon sourit, retroussant les lèvres sur ses canines. Lui et Domitia avaient déjà eu cette conversation des dizaines de fois. Sa réponse ne varia pas.

— Je préfère suivre une autre voie, tu ne l'ignores pas.

— Celle-ci t'est pour l'heure refusée, trancha Domitia.

Elle se massa l'arête du nez.

— Falx n'est peut-être pas responsable de cet incident, mais il espère en profiter. Il t'a mis en cause, et j'entends que tu te défendes.

— Cela ne me viendrait pas à l'idée de permettre à ces rumeurs sur mon compte de rester impunies, gronda Emericus.

Domitia darda sur lui un regard tranchant.

— Attention à ne pas te laisser entraîner, l'admonesta-t-elle. Tu dois garder ton calme quoi qu'il arrive ! J'exige que tu demeures maître de toi-même. Débrouille-toi comme tu veux, mais je refuse qu'on puisse dire que tu flanches.

— Je ne faillirai pas, déclara Emericus.

Domitia le jaugea et reporta son attention sur le feu.

— D'autant plus qu'une autre tâche t'attend.

Elle marqua une pause, ce qu'il jugea préoccupant.

— Je me suis engagée et je ne peux me dédire. Cela ne tombe pas bien, mais je ne peux me défilier. Enfin, cette mission te donnera une occupation officielle. Tu pourras peut-être mener ton enquête de manière plus discrète.

— De quoi s'agit-il ? s'enquit Emericus, que ces détours commençaient à contrarier.

— Tu vas devoir entraîner une spirite.

Le démon resta silencieux un moment avant de secouer la tête.

— Non. Je ne suis pas qualifié. Valens...

— Il gère pour l'instant des novices. Je te rappelle que la porte du Renoncement a laissé passer trois frères et quatre sœurs le mois dernier. La plus grosse moisson depuis des années. J'ai besoin que Valens les travaille, pour qu'au moins un choisisse notre ordre.

— Il pourrait se charger de cette humaine.

— Il doit se concentrer sur sa tâche. Et tu es le seul à qui je fasse confiance.

La cardinale adressa un regard à son apôtre. Emericus déchiffra le non-dit. La dernière que la Douce Agonie avait accueillie n'avait pas résisté. Elle ne s'était pas révélée assez forte, mais le frère responsable de son entraînement détenait aussi sa part de culpabilité. Il avait mal jugé la jeune femme et l'avait brisée.

— Pas d'erreur et surtout pas de faux pas, souffla Domitia. Nous marchons sur une corde raide. Les Passeurs ont la charge des âmes dans Myriade et dans les mondes rattachés. Sans jouer au niveau des anges et des féériques, ils disposent d'une influence non négligeable. La famille Noctuelle s'adresse à nous pour ses spirites, les autres nous boudent et préfèrent des méthodes considérées moins... barbares...

Elle n'avait pu empêcher le ressentiment de filtrer dans sa voix avant de reprendre :

— La protégée de Garasbri Noctuelle concourt à la porte des mille âmes. Si elle réussit, son prestige rejaillira sur nous.

— Je n'ai que faire du prestige, gronda Emericus.

— Mais tu t'intéresses à l'esprit des humains. Tu vénères la douleur comme une déesse bienfaitrice, plus que n'importe lequel d'entre nous. Prends ça comme une chance de recruter une disciple. De toute manière, c'est un ordre, Emericus. Tu entraînes Naraswaï Noctuelle.

Cette fois, la colère teintait ses paroles. Il était rare d'entendre Domitia perdre ainsi le contrôle. Emericus n'aimait pas cela. Il n'avait pas envie de se retrouver avec une gamine geignarde dans les pattes. Sa cardinale ne lui laissait hélas pas le choix. Il lui avait juré obéissance lorsqu'il avait accepté la fonction d'apôtre. Il ne trahirait pas ce serment aujourd'hui, pas plus qu'il ne mettrait en péril son ordre en se rebellant. Surtout en période de crise comme celle-ci.

— Bien, Domitia. Je ferai selon tes désirs.